GUSTAVE RIVET

LE DROIT DU PÈRE

COMÉDIE-DRAMATIQUE EN CINQ ACTES



PARIS. — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(**Ancienne Librairie TRESSE & STOCK**)
155, RUE SAINT-HONORÉ, (près *la Civette*)
Devant le Théâtre-Français

1908

LE DROIT DU PÈRE

COMÉDIE-DRAMATIQUE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du MONT PARNASSE, le 6 décembre 1907.

Direction de MM. **ROMAIN** et **LAROCHELLE**

ŒUVRES DE GUSTAVE RIVET

POÉSIES

Les voix perdues, poésies. . . . . 1 vol.
Hector L'Estraz escholier de Paris . . . . . . 1 vol.

*
* *

THÉATRE

Le Châtiment, drame en quatre actes en prose.
Le Cimetière Saint-Joseph, deux tableaux en vers.
Juana, comédie en un acte en vers.
Marie Touchet, drame en un acte en vers.

*
* *

Victor Hugo chez lui. . . . . 1 vol.
La Recherche de la Paternité ! . . . . 1 vol.

*
* *

En préparation: **Les Luttes et les Trèves,** poésies.

De cette brochure il a été tiré à part, sur papier de hollande, vingt exemplaires numérotés et paraphés par l'éditeur.

n° 3

GUSTAVE RIVET

LE
DROIT DU PÈRE

COMÉDIE-DRAMATIQUE EN CINQ ACTES



PARIS. — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
155, RUE SAINT-HONORÉ, (près *la Civette*)
Devant le Théâtre-Français

1908

PERSONNAGES

ROBERT CLARENS	MM. BEUVE.
FÉRARD	DESPLANQUES.
PAUL DE SERVAL	LIABEL.
TRINQUESSE	LACOTTE.
PRINCE IVANOFF	LEGAY.
BREVANNES	CH. HENRY.
BOUVRY	DULOT.
SERVIÈRES	BILLARD.
JOSEPH	DARNYL.
SALTABADIL	LAROCHE.
MADAME BLANCHE DE SERVAL	Mmes FABRE.
MADAME DE BOUTELLOY	DHERMONT.
MADAME DE FIERI	DARGIS.

DAMES, INVITÉS, habitués de cercle.

A Paris ; de nos jours.

LE DROIT DU PÈRE

ACTE PREMIER

Un salon chez Paul de Serval.

SCÈNE PREMIÈRE

TRINQUESSE, JOSEPH.

TRINQUESSE, entrant, au domestique qui l'accompagne.

Ne dérangez personne.

JOSEPH.

Le déjeuner touche à sa fin.

TRINQUESSE.

J'attendrai. (Il regarde autour de lui.) Ce salon est exactement comme je l'ai laissé il y a trois mois. Pas un meuble n'a bougé. Il n'y a pas une potiche, pas un bibelot de plus, oh! c'est bizarre. (Appelant) Joseph!...

JOSEPH.

Monsieur?...

TRINQUESSE.

Qu'est-ce qui se passe ici ? (A lui-même.) Ma finesse d'observation ne me trompe pas. Un jeune ménage s'installe ! A chaque instant monsieur apporte un bronze, un tableau. Madame, une tapisserie, un coussin, un chiffonnier. On change les meubles de place, ça fait mieux ! Le canapé était à droite, on le met à gauche, le piano était dans le coin on le met au milieu, on emporte la statuette préférée dans la chambre à coucher. La potiche de la chambre à coucher émigre au salon. Enfin, on dérange tout, pour arranger le nid où l'on se plait ! Ici, pas un chassé-croisé, c'est grave!... Rien n'a bougé dans ce salon, il y a une révolution dans le ménage!... Joseph! il y a du nouveau dans la maison!...

JOSEPH.

Qui vous a dit ça, monsieur ?

TRINQUESSE.

Quelqu'un de bien informé, mais donne-moi des détails.

JOSEPH.

Ah! monsieur, quand vous êtes parti, il y a trois mois, monsieur était rangé, un petit saint...

TRINQUESSE.

Quelle conversion! Oui, perdu pour la vie joyeuse!... Mort et enterré!...

JOSEPH.

Monsieur ne croit pas aux revenants ?

TRINQUESSE.

Allons donc, Serval est bien fini!

JOSEPH.

Est-ce qu'on sait, monsieur? Voyez-vous, un domestique honoré de la confiance de son maître voit bien des choses... J'ai deviné...

TRINQUESSE.

Deviné quoi? Mystérieux Joseph! Voyons, est-ce que Serval, touché par la grâce, serait revenu aux belles folies?

JOSEPH.

Eh! eh!

TRINQUESSE.

Vraiment! Il renaîtrait? Il en aurait assez de la paix du foyer?

JOSEPH.

On a vu des choses plus extraordinaires!

TRINQUESSE.

Au fait, voyons, qu'y a-t-il?

JOSEPH.

Il y a, monsieur, que quand monsieur était garçon...

TRINQUESSE.

Tu en as vu de belles, mon bon Joseph! Je le sais, car tu jouais le Mercure...

JOSEPH, piqué.

Je ne sais ce que monsieur veut dire, mais je devine que c'est une moquerie. Ce n'est pas notre faute, si nous sommes réduits à être des serviteurs et monsieur ne devrait pas nous insulter...

TRINQUESSE.

Je ne t'insulte pas, Joseph! Mercure était un demi-dieu qui faisait les commissions des dieux entiers; ainsi, continue... tu sais bien que je t'apprécie!...

JOSEPH.

Eh bien, monsieur, pendant les premières semaines, mes fonctions ici, se sont bornées à celles de valet de chambre tout ce qu'il y a de plus bourgeois.

TRINQUESSE.

Oui, plus de soupers, plus de cercle, plus de fête! Par conséquent, plus de missions délicates, plus de billets à porter...

JOSEPH

La place devenait bien popote!

TRINQUESSE, à lui-même.

Ce pauvre Serval. Il me faisait vraiment pitié, embourgeoisé! Vertueux!

JOSEPH.

Mais ça n'a pas duré!

TRINQUESSE.

Le volcan éteint s'est rallumé?

JOSEPH.

Un jour, je lui remets une lettre...

TRINQUESSE, lui pinçant l'oreille.

Ah! scélérat!... Et elle venait?

JOSEPH, mystérieux.

Oh! monsieur!... Je ne trahis jamais un secret!... Mais j'ai eu un louis pour cette lettre-là!...

TRINQUESSE.

Ah!... Et depuis?

JOSEPH.

Depuis, la place est redevenue très bonne.

TRINQUESSE.

Je comprends... mais, dis donc... et les cartes... et les cocktails... le champagne?

JOSEPH.

Dame, monsieur; je crois que monsieur reste parfois au cercle fort avant dans la nuit, et, quand il revient au matin il a souvent le pas lourd et la langue épaisse.

TRINQUESSE, à part.

Le malheureux!

JOSEPH.

Mais j'entends qu'on se lève de table, voici monsieur...

SCÈNE II

TRINQUESSE, SERVAL, MADAME BLANCHE DE SERVAL.

SERVAL.

Ah! Trinquesse, te voilà de retour. Pourquoi cet imbécile de Joseph ne t'a-t-il pas annoncé?

TRINQUESSE, saluant madame de Serval.

Madame, je vous présente mes respects.

BLANCHE.

Bonjour, monsieur Trinquesse.

TRINQUESSE.

Mon cher Serval.

Lui serrant les mains.

SERVAL.

Tu as fait un bon voyage ?

TRINQUESSE.

Excellent ! (Se reprenant.) Ah ! non ! fort triste ! J'ai enterré mon oncle ! (A madame de Serval.) Ne croyez pas, madame, que ma belle humeur vienne de ce que j'hérite... car je n'hérite pas : mais c'est dans ma nature d'être gai ! Je suis gai... J'ai donc enterré mon oncle, mis en ordre les affaires contentieuses qui restaient à débrouiller entre sa famille et la mienne. Je me suis fort querellé avec ses héritiers... point par dépit, madame... mais tout s'est terminé le mieux du monde puisque j'ai échappé au mariage qu'on voulait conclure entre ma cousine et moi. Et me voici revenu enfin, libre de tout souci, bien portant... toujours célibataire et joyeux... d'autant plus joyeux que je vous retrouve tous deux en bonne santé aussi, et sans doute, toujours savourant la lune de miel...

BLANCHE.

La province ne vous a pas changé, monsieur Trinquesse.

TRINQUESSE.

En revanche, vous, madame, vous êtes encore embellie, si c'est possible.

BLANCHE.

Toujours galant ! N'y a-t-il pas moyen de vous empêcher de faire des compliments ?

TRINQUESSE.

Un seul, madame, me crever les yeux.

BLANCHE.

Vous riez toujours.

TRINQUESSE.

Seule façon, madame, de pouvoir toujours dire ce qu'on pense.

SERVAL.

Enfin, Trinquesse, tu nous reviens !

BLANCHE.

Vous prendrez du café, monsieur Trinquesse ?

TRINQUESSE.

Offert par vous, madame, je l'accepte avec enthousiasme.

SERVAL.

Et ce cigare offert par moi ?

TRINQUESSE.

J'accepte idem !

Pendant que madame de Serval, au fond, verse le café dans les tasses, Serval et Trinquesse sont sur le devant de la scène.

SERVAL, bas, allumant un cigare.

Emmène-moi.

TRINQUESSE, de même.

Comme ça, dare-dare ?

SERVAL.

Affaire urgente !...

TRINQUESSE.

D'argent ?...

SERVAL.

De femme... Chut!

TRINQUESSE.

Oh!... Alors...

SERVAL, haut.

Tu me manquais, sais-tu?

TRINQUESSE.

Je vais te dédommager! Tu ne vas plus voir que moi... Et pour commencer, je viens te demander un service. (A madame de Serval qui lui apporte une tasse.) Madame, pardonnez-moi de n'apparaître que pour vous enlever votre mari. J'ai besoin de lui comme témoin.

BLANCHE.

Une affaire d'honneur?

TRINQUESSE.

Mieux que cela, madame, d'intérêt! Des signatures à donner chez mon notaire.

SERVAL.

Cher ami, je suis à toi!

SCÈNE III

Les Mêmes, FÉRARD.

FÉRARD.

Bonjour, mes enfants. (A Trinquesse.) Bonjour, monsieur. (A Blanche.) Bonjour, ma fille.

Il l'embrasse.

SERVAL.

Vous allez bien, cher beau-père ?

FÉRARD.

Merci, Paul, très bien.

BLANCHE.

Que tu es bon de venir me voir.

FÉRARD.

C'est un bonheur que je me donne, mon enfant.

Serval fait signe à Trinquesse.

TRINQUESSE.

Je vous demande pardon, monsieur, de partir quand vous arrivez, mais je venais justement chercher Paul, qui me rend un service.

SERVAL, à Férard.

Vous me pardonnez ?

FÉRARD.

Allez à vos affaires, Paul.

TRINQUESSE.

En ce moment, il s'agit des miennes, monsieur.

FÉRARD.

Raison de plus.

BLANCHE.

Sera-ce long, monsieur Trinquesse ?

TRINQUESSE.

Nous allons être à la merci de mon notaire, madame, et les hommes de loi sont impitoyables.

SERVAL.

Me voici prêt. (Bas à sa femme.) Tâchez d'obtenir de votre père ce que je vous ai demandé.

Mouvement de Blanche.

TRINQUESSE.

Je vous renverrai Serval aussi promptement que je le pourrai. Je vous salue, madame.

SERVAL.

Au revoir.

FÉRARD.

Au revoir.

Ils sortent.

SCÈNE IV

FÉRARD, BLANCHE.

FÉRARD.

Je n'aime pas beaucoup cet écervelé de Trinquesse.

BLANCHE.

Que lui reproches-tu?

FÉRARD.

Il n'est pas méchant, mais sa légèreté, son inconscience sont peut-être plus dangereuses que ne le serait la méchanceté.

BLANCHE.

Pourquoi me dis-tu cela?

FÉRARD.

Tu ne t'es pas aperçue que Trinquesse eût une fâcheuse influence sur ton mari? Ces sceptiques désœuvrés sont d'un funeste exemple.

BLANCHE.

Trinquesse est absent depuis trois mois, il revient seulement aujourd'hui.

FÉRARD.

Alors, ce n'est pas lui qui entraîne ton mari au cercle ?... Voyons, tu t'es bien aperçue que ton mari...

BLANCHE, *hésitant et timidement.*

Mais Paul est toujours le même pour moi, mon père.

FÉRARD.

Sois franche, voyons, es-tu vraiment heureuse ?

BLANCHE.

Qui peut l'être ? Le bonheur parfait existe-t-il ?

FÉRARD.

Tu vois... tu réponds à côté... Tu ne me dis pas la vérité... Depuis quelque temps tu es soucieuse... Oh ! je l'ai bien vu... Ouvre-moi ton cœur. Quel ami plus sûr que ton père peux-tu prendre pour confident ?

BLANCHE.

Mais je n'ai rien, père !

FÉRARD.

Pourtant, je soupçonne...

BLANCHE

Quoi donc, père ?

FÉRARD.

Tu n'es pas heureuse comme tu devrais l'être, tu as des chagrins. Je t'ai parfois trouvée seule, les yeux rougis, tu avais pleuré.

BLANCHE.

Tu sais, les femmes, cela pleure, souvent sans motif.

FÉRARD.

Allons, allons, fillette, tous ces faux-fuyants-là peuvent tromper un étranger, un indifférent... mais un père n'est pas dupe. Viens ici, là! près de moi. Regarde-moi! Tu es ma fille, tu comprends, mon unique amour, je te dois toute ma protection paternelle... et la pensée que tu n'es pas aimée comme tu devrais l'être, que tu n'es pas heureuse, me bouleverse et il faut en finir! Ce n'est pas avec des... « mon père, je suis très heureuse », que tu pourras me convaincre, moi... Tu as du chagrin.

BLANCHE, faible.

Mais non, je t'assure...

FÉRARD.

Si tu ne me dis pas pourquoi.... je vais te le dire, moi... Tu n'oses pas me l'avouer, il y a ici le germe d'un grand mal...

BLANCHE.

Comme tu dis cela!

FÉRARD.

Mais je suis là! C'est pour couper ce mal à sa racine que nous devons tenir conseil... Ton mari a repris ses habitudes de cercle...

BLANCHE.

Oui.

FÉRARD.

Tu ne me le disais pas!

BLANCHE.

A quoi bon?...

FÉRARD.

Il a repris sa vie de garçon et te laisse bien souvent seule!

BLANCHE.

C'est vrai.

FÉRARD.

Tu sais qu'il joue?

BLANCHE, à mi-voix.

Je m'en doutais, mon père.

FÉRARD.

Comment l'as-tu appris?

BLANCHE.

Il me l'a avoué.

FÉRARD.

Parce qu'il a perdu.

BLANCHE.

Oui.

FÉRARD.

Qu'a-t-il dit?

BLANCHE.

Qu'il avait été entraîné, qu'il avait eu une déveine inconcevable... inouïe...

FÉRARD.

On dit toujours ça! Et qu'a-t-il perdu?

BLANCHE.

Oh! je ne sais pas.

FÉRARD.

Mais si!... Voyons... tu sais... dis-moi!...

BLANCHE.

Beaucoup!...

FÉRARD.

Mais encore...

BLANCHE.

Tout ce qu'il avait à lui!...

FÉRARD.

Et en plus?

BLANCHE.

Vingt ou trente mille francs peut-être...

FÉRARD.

Et il les a pris sur ta dot.

BLANCHE.

Je les lui ai offerts.

FÉRARD.

C'est généreux, mais bien imprudent!

BLANCHE.

Il fallait bien payer une dette d'honneur!

FÉRARD.

Oui, c'est ainsi qu'ils appellent une dette de jeu, ceux qui ne savent pas ce que c'est que l'honneur.

BLANCHE.

Tu ne m'approuves pas?

FÉRARD.

Ce qui est fait est fait. J'ai su tout cela, mais trop tard. Oh! Il va bien! En trois mois plus de cent mille francs! Peste! Mais il faut en finir, il faut que Paul change d'existence, et voici ce que je suis venu te conseiller : Tu vas demander à ton mari, de ne plus remettre les pieds à son cercle, et tu le préviendras que s'il joue encore, tu refuses absolument de payer ses folies avec la fortune qui est à toi... Des millions ne dureraient pas longtemps entre ses mains.

BLANCHE.

Oh! mon père, je n'oserai jamais!

FÉRARD.

Eh bien, j'oserai moi...

BLANCHE, après un temps.

Père... justement... il me demandait de te prier... d'autoriser la vente du domaine du Raincy.

FÉRARD.

Jamais! Plus une faiblesse! Il faut en finir et je vais lui parler.

BLANCHE.

Tu le blesseras, il se révoltera...

FÉRARD.

Il n'aura qu'à courber la tête! Son vice n'est pas de ceux qu'on guérit avec des palliatifs; plus de ménagements! C'est le fer rouge qu'il faut appliquer sur la plaie! Ce ne sont pas des demi-mesures qui te rendront le bonheur! Tu vois, je savais bien qu'il y avait du noir dans ta vie!

BLANCHE.

Mais mon père, mon mari m'aime toujours!...

FÉRARD.

Il ne manquerait plus que cela qu'il ne t'aimât pas!

Bref, nous allons agir. Je ne veux plus d'ombres sur ce front, de larmes dans ces yeux.

SCÈNE V

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH.

Madame de Bouttelloy, demande à voir madame ?

BLANCHE, à Férard.

Oh! que cette femme m'est insupportable!

FÉRARD.

Que t'a-t-elle fait?

BLANCHE.

Rien que je puisse préciser, mais j'ai pour elle une antipathie instinctive. C'est une femme tout miel, tout fiel. Je la sens méchante! Si on est jeune, elle vous hait pour votre jeunesse ; si on est heureux, elle vous hait pour votre gaieté, et si on a quelque douleur, avec quelle adresse, quelle habileté elle enfonce son épingle dans votre plaie!

FÉRARD.

Et tu la vois souvent ?

BLANCHE.

Trop souvent! Mais je ne puis fermer ma porte à la cousine de mon mari.

FÉRARD.

C'est même elle qui nous l'a présenté...

BLANCHE, au domestique.

Faites entrer!

FÉRARD, à part.

Et ce n'est pas ce qu'elle a fait de mieux !

SCÈNE VI

BLANCHE, FÉRARD, MADAME DE BOUTTELLOY.

MADAME DE BOUTTELLOY, *mielleuse.*

Eh! bonjour, chère mignonne.

BLANCHE.

Bonjour, madame.

FÉRARD.

Madame, je vous présente mes hommages.

MADAME DE BOUTTELLOY.

Bonjour, monsieur Férard. Eh bien! chérie, vous nagez toujours dans le bleu... j'en suis sûre! Toujours heureuse, n'est-ce pas?

BLANCHE.

Mais, oui, madame.

MADAME DE BOUTTELLOY.

Oh! Paul est si bon! Il a été si bien élevé! nourri dans les vrais principes, ma chérie, chez les bons Pères! En voilà un qui n'est pas de la jeunesse d'à présent! Comme il est rangé! homme de foyer! Je gagerais qu'il va à peine au cercle une fois ou deux dans un mois.

BLANCHE.

Oui... oui...

D'un geste elle lui montre un fauteuil.

MADAME DE BOUTTELLOY.

Mais je ne veux pas m'éterniser... non, je ne

m'assieds même pas, je passais simplement pour prendre de vos nouvelles, pour me rajeunir à votre jeunesse, me réconcilier avec la vie par la vue de votre bonheur, et me féliciter de l'œuvre que j'ai faite en vous unissant, Paul et vous... C'est là certainement une de mes meilleures actions! Ah! tous deux, je vous suis des yeux, et je vous surveille — pour vous protéger — permettez-moi le mot. Je guette, attentive aux moindres accidents qui pourraient menacer ce couple que j'ai formé.

BLANCHE.

Nous sommes très touchés...

MADAME DE BOUTTELLOY.

Vous n'avez plus de mère, j'en veux être une pour vous.

BLANCHE.

Vous êtes beaucoup trop jeune pour le rôle, madame.

MADAME DE BOUTTELLOY.

Pas du tout! Et la preuve c'est que je m'occupe même de vos intérêts matériels. Ainsi je vous ai trouvé un acquéreur pour le Raincy...

FÉRARD.

Mais, madame, il n'est pas question de vendre ce domaine.

MADAME DE BOUTTELLOY.

Oh! pardon... on m'avait dit...

BLANCHE.

Qui donc?... Paul?

MADAME DE BOUTTELLOY, *vivement.*

Non! pas Paul, quelqu'un... je ne sais plus qui. .

Je croyais que vous n'aviez plus le désir de passer l'été à cette campagne et je pensais vous être agréable en vous procurant un amateur.

BLANCHE.

Je vous suis bien obligée de vos excellentes intentions....

MADAME DE BOUTTELLOY, un temps.

On vous en offrait un bon prix... (Silence.) Mais n'en parlons plus...

Et puis, je voulais vous demander de participer à notre bonne œuvre pour nos écoles... chrétiennes...

BLANCHE.

Voici mon offrande, madame...

MADAME DE BOUTTELLOY.

Merci, mignonne. Et vous, monsieur Férard, dois-je vous tendre la main?

FÉRARD.

Non, madame... Moi, je suis pour la maison d'en face.

MADAME DE BOUTTELLOY.

Ah! oui... vous donnez dans la révolution, vous. J'oubliais que vous êtes un de ces affreux rouges qui veulent guillotiner les nobles.

FÉRARD, d'un ton bonhomme.

Mais non, madame, je ne veux guillotiner personne!... En tout cas, vous n'auriez rien à craindre.

MADAME DE BOUTTELLOY.

Que voulez-vous dire?

FÉRARD.

Simplement ceci : que votre mari n'était pas plus

noble que moi, qu'il s'appelait Pioche, tout court, comme son père: qu'il s'est avisé de prendre plus tard le nom de Boutteloy, du village où il est né, et, quant à vous, vous êtes une Durand comme je suis un simple Férard, car voilà longtemps que je vous connais.

MADAME DE BOUTTELLOY.

Mauvaise langue!

FÉRARD.

Je ne suis pas une mauvaise langue, puisque je n'en ai rien dit à personne. Votre mari était simplement dans le commerce, comme moi dans l'industrie; et il n'y a pas là de quoi rougir; mais vous finiriez par faire croire que c'est déshonorant, tant vous cherchez à le cacher... oui... oui... il était négociant en vins...

MADAME DE BOUTTELLOY.

... de Champagne.

FÉRARD.

Vins de toute espèce... Mais je veux bien... de Champagne... si à vos yeux ça mousse davantage.

MADAME DE BOUTTELLOY.

Quand on est intelligente... pas banale... vous ne voulez pas qu'on cherche à se distinguer?...

FÉRARD.

Dites, se particulariser...

MADAME DE BOUTTELLOY.

Je ne perdrai pas mon temps à discuter avec vous.

FÉRARD.

Vous avez raison, à notre âge, le temps est trop précieux.

MADAME DE BOUTTELLOY.

A notre âge! impertinent! Quel âge me donnez-vous donc ?

FÉRARD.

Oh! celui que vous avez, l'âge de l'activité, de la force, de l'esprit, de la pleine possession de soi-même, et, partant, de l'éclat...

MADAME DE BOUTTELLOY.

Flatteur!... Eh bien, vous tombez mal, j'avoue que je suis une vieille femme.

FÉRARD.

Une jeune veuve!...

MADAME DE BOUTTELLOY.

Je vous pardonne ; et pour vous prouver que je ne vous en veux pas, offrez-moi votre bras jusqu'à ma voiture, et si vous allez du côté de Passy je vous emmène...

FÉRARD.

C'est entendu.

MADAME DE BOUTTELLOY, à Blanche.

Ah! à propos, je savais bien que j'avais une nouvelle à vous annoncer. Robert revient. Vous vous souvenez bien de Robert ?..

FÉRARD.

Robert Clarens. Il donne enfin signe de vie ?

MADAME DE BOUTTELLOY.

Eh! oui, Robert Clarens, voyons, petite, il y a cinq ans lorsqu'il est parti pour les Indes... Il me semble qu'il vous avait fait un brin de cour.

BLANCHE.

Je ne m'en suis jamais aperçue, madame.

MADAME DE BOUTTELLOY.

Ah! j'avais cru... on me l'avait dit... Et je m'étais mis dans l'idée qu'il était parti, parce que, sans fortune, il n'avait pas osé prétendre à votre main.

FÉRARD.

Robert n'a jamais laissé percer ses sentiments, mais il était très capable d'une telle détermination, car c'était un garçon de cœur.

MADAME DE BOUTTELLOY.

Oh! vous le verrez certainement bientôt, car il revient; il sera ici avant huit jours, il l'a écrit au petit Bouvry dont il a été le camarade à l'Ecole de droit. Je viens de le rencontrer, il a reçu de lui la nouvelle de son retour. Mais je m'éternise... Allons adieu, mignonne, à bientôt. Et quand donc donnez-vous cette fête que vous avez promise à vos amis?

BLANCHE.

Dans trois semaines, chère madame.

MADAME DE BOUTTELLOY.

Votre maison sera trop petite, si vous voulez inviter tous vos admirateurs et vos jalouses... A bientôt... (A Férard.) Vous me reconduisez?

FÉRARD.

Adieu, ma fille. (Bas.) Allons, de l'énergie. Fais ce que je t'ai dit. Je te reverrai demain.

SCÈNE VII

BLANCHE, seule.

Mes jalouses?... Et quelles malheureuses pourraient envier mon sort! — Cette femme me hait! Je

sens en elle une ennemie. Elle est pour mon mari, contre moi, je le sens, et elle s'ingénie à me faire souffrir... (Un temps.) Mes jalouses! oh! comme on me plaindrait si on savait!... Oui, mon père a raison! Voilà déjà des mois que je souffre, et, de jour en jour, je suis plus seule... seule?... délaissée, peut-être... Est-ce le jeu seulement qui m'enlève mon mari?... (Un temps.) Et pourquoi m'annonce-t-elle le retour de Robert? Depuis cinq ans a-t-il seulement pensé une fois à moi?... Et y avait-il pensé auparavant? (Un temps.) Allons! a quoi vais-je rêver? Je ne dois, je ne veux avoir qu'une idée: arracher mon mari à la passion fatale qui l'entraîne... A force de supplications, d'affection je le fléchirai, je le retiendrai. Il ne peut pas rester insensible et me briser le cœur... J'ai droit au bonheur, moi aussi, je ne veux pas être, à vingt ans, une abandonnée...

SCÈNE VIII

BLANCHE, PAUL DE SERVAL.

BLANCHE.

Ah! vous voilà... je vous attendais. (Tendrement.) J'ai tant de choses à vous dire...

SERVAL.

Avant tout, j'ai hâte de connaître la réponse de votre père... Dites vite, car je suis pressé.

BLANCHE.

Vous repartez?

SERVAL.

Mais oui, chère amie, je vous ai juste donné le loi-

sir d'obtenir de votre père la solution que j'attends, mais l'affaire de Trinquesse me prend.

BLANCHE

A tel point que vous ne pouvez m'écouter?

SERVAL.

Je dois ce service à un ami.

BLANCHE.

Je comprends qu'on rende service à un ami, mais il y a temps pour tout, et la conversation que je veux avoir avec vous a quelque importance et quelque intérêt...

SERVAL.

C'est que ces conversations dégénèrent en discussions et se prolongent...

BLANCHE, essayant d'être caressante.

Voyons, venez là... près de moi.

SERVAL.

Je vous assure que je suis attendu!..

BLANCHE, froidement.

Soit! S'il vous est impossible de me donner une heure en ce moment, ajournons.. nous causerons... ce soir.

SERVAL.

Mais je dîne avec Trinquesse et quelques amis qu'il réunit pour fêter son retour.

BLANCHE.

Je ne vous verrai pas de la soirée, alors?

SERVAL.

J'ai promis...

BLANCHE, s'animant.

Après le diner, vous passerez encore la nuit à votre cercle.

SERVAL.

Je ne puis vraiment pas vivre toujours en cénobite.

BLANCHE.

Notre maison n'est cependant pas un ermitage bien sévère, et vous devriez me rendre cette justice que j'essaie de vous faire douce cette solitude à deux.

SERVAL, énervé.

Sans doute!... Oh je vous rends toute la justice que vous méritez...

BLANCHE.

Oui, comme on envoie un salut de loin, par politesse!

Mon affection ne serait elle donc plus rien pour vous, Paul?

SERVAL.

Oh! ne versons pas dans le sentiment, voulez-vous?

BLANCHE.

C'est vrai, je suis stupide!

SERVAL.

Parlons sérieusement! Nous devons subir les exigences de la vie et des relations nécessaires; on ne peut vivre comme des loups; il n'y a pas un homme d'esprit qui ne doive être d'un cercle.

BLANCHE.

Mais vous y vivez, maintenant, à votre cercle! Et vous êtes bien changé! Il y a six mois...

SERVAL.

Oh! il y a six mois, ma chère amie, notre situation n'était pas la même. Nous entrions dans le monde, je devais vous présenter à nos amis. A présent, nous prenons notre existence normale.

BLANCHE, se levant brusquement et changeant de ton.

Alors, notre existence normale sera celle que nous menons depuis plus de deux mois : vous, dehors, au cercle, je ne sais où... et moi, seule ici, vous attendant, me demandant pourquoi vous êtes absent... ce que vous faites, pourquoi cette maison est déserte, pourquoi j'y suis seule, abandonnée.

SERVAL.

Oh! vous exagérez, vous êtes nerveuse, calmez-vous.

BLANCHE.

Oui. Voilà la défaite quand on n'a point à donner de bonnes raisons! et cela répond à tout!

Vous croyez que c'est une vie normale, celle que je mène? Et vous allez retourner toutes les nuits à ce cercle maudit! Et moi, toutes les nuits je recommencerai à vous attendre... Oh! cette première soirée où je ne vous ai pas vu rentrer!... Minuit, une heure... personne! — J'allais fiévreuse à la fenêtre me demandant où vous étiez, ce que vous étiez devenu. J'essayais de percer les ténèbres pour vous apercevoir. Je tressaillais au moindre bruit... Deux heures, trois heures sonnent, et la nuit se passe ainsi, solitaire, anxieuse, désolée. — Et le matin, je vous vois arriver, pâle, abattu... A mes interrogations, vous répondez en vidant sur la table vos poches pleines d'or. Comme si la vue de cet or allait me payer mes tortures! Maudit soit-il!... Il eût mieux valu

que cette nuit-là, d'un seul coup, vous eussiez perdu votre fortune entière... vous seriez peut-être guéri. Puis, après le gain, les pertes! Tous les jours, la noire déveine. Car, enfin, vous avez perdu votre fortune en deux mois! Oh! cela m'est bien égal, l'argent, mais ce que je veux garder, c'est notre jeunesse, ce que je veux reconquérir, c'est le calme de la vie à deux. Je ne veux pas que vous m'abandonniez ainsi!

SERVAL.

Je ne vous abandonne pas; mais raisonnons!... que diable! nous ne pouvons pas passer notre vie côte à côte, comme ces petites perruches inséparables qu'on offre sur les boulevards à l'admiration des passants émus.

BLANCHE.

Merci de la comparaison.

SERVAL.

Nous ne sommes pas dans le monde uniquement pour filer sans relâche, le parfait amour.

BLANCHE.

Eh! je n'en demande pas tant, et vous savez bien ce que je réclame de vous.

SERVAL.

Oh! oui, vous me l'avez fait entendre, en des scènes pareilles, deux fois déjà!

BLANCHE.

A qui la faute, et qui les a provoquées? C'est aujourd'hui la troisième, parce que vous n'avez pas tenu compte de mes prières.

SERVAL.

J'espérais que vous auriez assez d'esprit pour

comprendre que nous ne sommes pas encore d'âge à jouer Philémon et Baucis.

BLANCHE.

Et moi j'espérais que vous auriez assez de cœur, pour être touché de ma peine. (Plus tendre.) Voyons, Paul, demeurez avec moi, ce soir.

SERVAL.

Je ne puis! je suis engagé d'honneur..

BLANCHE, ironique.

D'honneur!... Oh! alors!... (Froidement.) Vous dînez au cercle?

SERVAL.

Mais oui, avec Trinquesse... je vous l'ai dit.

BLANCHE.

Et après dîner, vous jouerez... et le jeu vous gardera jusqu'à quatre heures du matin... Eh bien, il faut qu'à la fin je dise tout ce que j'ai dans le cœur... Soit! allez! retournez à vos amis, à votre vie du dehors, sans souci de vos devoirs nouveaux. Vous avez un foyer, une compagne... mais qu'est-ce que cela pèse auprès des émotions du jeu... auprès des joyeux complices de vos plaisirs, de vos compagnies frelatées comme les boissons de vos bars? — Une femme, une compagne? Vous rappelez-vous seulement que vous êtes venu la chercher? que vous l'avez décidée à quitter sa famille en lui promettant l'amour?... — Elle ne demandait qu'à vous croire et à vous aimer; et après quelques jours, — à peine les fleurs des bouquets de noce ont-elles eu le temps de se faner, — cet homme, cet amant prometteur qui faisait de si beaux serments, s'évanouit, disparaît. Ce n'est plus un amant, ce n'est plus même un ami, mais on

ne sait quel être dédaigneux, ironique, qui raille vos émotions, repousse vos tendresses et vous quitte pour aller à des plaisirs inconnus...

Et pendant que monsieur court au bois, au cercle, ou ailleurs... la femme sans doute, doit rester au logis, et filer de la laine, oubliée!... Oubliée, jusqu'à l'heure où, les poches étant vides, il faut revenir l'oreille basse, et suppliant, lui demander de prendre sur sa dot, en toute hâte, dans les vingt-quatre heures, de quoi acquitter les dettes de jeu!... Ah! il faut que j'ouvre ma bourse pour payer vos joies... qui me font pleurer!... Non! c'en est assez! Depuis deux mois, vous avez résisté à mes suppliantes tendresses... Et si je n'ai plus qu'un moyen de vous retenir... oui, il est vulgaire, il me répugne, il est bas!... j'en suis humiliée!... mais je m'en sers!... (Ferme.) Je vous déclare que je ne paierai plus!

SERVAL.

Vous êtes éloquente, et je vous admire!

BLANCHE.

Vous auriez cependant préféré entendre un autre discours!... (Scandant ses mots.) Je ne paierai plus!... Nous ne vendrons pas le Raincy...

SERVAL.

C'est votre père qui vous a inspiré ces résolutions?

BLANCHE.

C'est mon orgueil!... Ah! Dieu sait que je ne voulais pas vous parler d'argent. Mais puisque vous restez insensible à toutes mes supplications, je réponds de même à vos demandes par un refus... Je ne signerai plus rien, rien, entendez-vous?

SERVAL.

Ce sont là les conseils de votre père...

BLANCHE.

Et quand cela serait ?... N'est-ce pas à lui de me conseiller, de me défendre, puisqu'au lieu d'avoir en vous un protecteur, c'est contre vous que je dois être protégée.

SERVAL.

Vous croyez me tenir par l'argent, folle que vous êtes !... Bonsoir !...

Il sort.

BLANCHE, seule.

O mes rêves de jeune fille !...

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Fête chez Serval.

Un petit salon de l'hôtel Serval. Au fond larges baies ouvrant sur une serre. Au premier plan à droite et à gauche, portes cachées par des tapisseries. De temps en temps musique en sourdine.

SCÈNE PREMIÈRE

TRINQUESSE, BOUVRY, entrant par le fond à droite.

TRINQUESSE.

Pendant que le flot des invités arrive, isolons-nous dans ce salon.

BOUVRY.

Va-t-on s'amuser ce soir ?

TRINQUESSE.

Je suis venu dans cette espérance : il y aura bien ici quelque femme charmante à qui je pourrai faire la cour ; à défaut de beautés, je rencontrerai sans doute des femmes au moins supportables

à qui je dirai qu'elles sont adorables, et cela m'amusera, car elles le croiront.

BOUVRY.

Vil flatteur !

TRINQUESSE.

Mais c'est l'ABC de la galanterie ; il faut se comporter auprès des femmes les moins... comme si elles étaient les plus...

BOUVRY.

C'est là ton secret, séducteur.

TRINQUESSE.

Et elles vous en ont une reconnaissance...

BOUVRY.

Compris !...

TRINQUESSE.

Eh bien, ce soir je suis dispos, je suis gai, je veux rire...

BOUVRY.

Dis-donc, quelqu'un qui n'a pas l'air de rire, c'est la maîtresse de la maison...

TRINQUESSE.

Parbleu, t'imagines-tu qu'elle ait bien des motifs de se réjouir ?

BOUVRY.

Je l'ignore ; mais elle porte dans ses salons en fête, un front bien funèbre ! rien que d'avoir rencontré son regard en la saluant, je suis tout assombri.

TRINQUESSE.

Elle doit bien se douter...

BOUVRY.

Qu'est-ce qui arrive?

TRINQUESSE.

Toi-même, d'où arrives-tu? Tu ignores la liaison de Serval?

BOUVRY.

Absolument! Je viens de piocher mon doctorat. Cela ne m'a servi à rien, entre parenthèses, quatre boules noires! Et j'ai perdu tous les cancans de la vie mondaine.

TRINQUESSE.

Eh bien, mon cher, Serval est fou de madame de Fiéri.

BOUVRY.

Cette veuve dont personne du reste, n'a jamais vu le mari?

TRINQUESSE.

Précisément. Et c'est une passion telle qu'il en oublie presque le jeu.

BOUVRY.

Il ne joue plus!

TRINQUESSE.

Il joue moins, car il fait deux parts de sa vie, le jour chez madame de Fiéri, la nuit au cercle.

BOUVRY.

Ou vice-versa! Alors il ne lui reste plus beaucoup de temps à passer avec sa femme. Je conçois le chagrin de l'abandonnée.

TRINQUESSE.

Aussi est-ce peut-être le moment psychologique!...

l'heure du consolateur! Entends-tu, le bal va commencer... Ah! je vois là-bas certaine blonde aux yeux noirs à qui j'ai déjà baisé le bout des doigts. Je vais m'offrir pour une valse.

BOUVRY.

Je te suis pour prendre des leçons...

Ils sortent à droite.

SCÈNE II

ROBERT CLARENS, entrant par la serre.

ROBERT, il erre, seul.

Pourquoi suis-je venu?... Pour la voir passer belle, adulée au bras d'un autre! et pour souffrir! — Tu devais rester chez toi, imbécile! La revoir, la revoir encore!... et après?... Ah! je devrais la fuir! — Mais lorsque l'autre jour, brusquement, après cinq ans d'absence, je me suis trouvé face à face avec elle, chez son père, lorsqu'elle est venue à moi, simplement comme une honnête femme qu'elle est, quand elle m'a tendu la main et m'a dit de venir à sa fête, elle avait un regard si droit, et en même temps si suppliant, que j'ai été pénétré et je suis venu...

SCÈNE III

ROBERT, BOUVRY.

BOUVRY, rentrant de droite.

Ah! Robert, toi, ici?

ROBERT.

Moi-même ! Cela te surprend ?

BOUVRY.

Un peu. Tu as toujours eu une telle horreur du monde.

ROBERT.

C'est vrai, mais je reviens de si loin que j'ai besoin de me remettre dans le mouvement.

BOUVRY.

Tu connais Serval ?

ROBERT.

Lui, non ! mais durant mes dernières années d'études, j'allais beaucoup chez M. Férard, un vieil ami de mon père.

BOUVRY.

Ah ! c'est vrai, oui, attends donc, je me rappelle maintenant,... madame de Bouttelloy m'a même dit que jadis tu as fait une cour suivie à mademoiselle Férard.

ROBERT.

Vraiment ? madame de Bouttelloy a de l'imagination ! J'étais reçu dans la maison en ami, sans plus. Mais, dis-moi ; qu'est-ce au fond que Serval ? Est-ce vrai ce qu'on raconte ?

BOUVRY.

Je ne sais pas ce qu'on t'a raconté, mais ça doit être vrai... Serval est une de ces natures où toutes les passions longtemps contenues éclatent à la fois. Il a été élevé comme dans un cloître, par une mère bigote, qui l'a livré à des maîtres obtus, et elle l'a tenu en laisse jusqu'à vingt cinq ans ; elle était

tout heureuse d'avoir fait de ce garçon, une sorte de petite fille gauche et timide... Mais ouiche! la mère morte, le niais s'est déniaisé. La liberté le grise, il se jette avec fureur dans la vie dont il était sevré, comme s'il avait hâte de regagner le temps perdu, et c'est comme un torrent débordé... le jeu.. les femmes... la grande vie!...

ROBERT.

Il s'est marié pourtant.

BOUVRY.

Oh! son mariage est plutôt une affaire. Je crois qu'il guignait une dot.

ROBERT, au fond, vers la serre.

Et quel est donc le personnage qui cause précisément avec M. de Serval?

BOUVRY.

Tiens! Ivanoff!... Oui, c'est bien lui! C'est le prince Ivanoff, un russe depuis longtemps connu de tout Paris, titre authentique, fortune inépuisable, et amoureux de toutes les femmes.

ROBERT.

C'est un appétit...

BOUVRY.

Formidable! Grandes dames, vraies ou fausses, mondaines, demi-mondaines, pour peu qu'elles lui paraissent désirables, il les veut...

ROBERT.

Et il les a?...

BOUVRY.

Dame! il a toutes celles que peuvent séduire un titre, la curiosité, l'imprévu; toutes celles qui se

vendent pour de l'or, ou se donnent pour le piquant, l'étrange, la fantaisie ! Qui sait même ? la brutalité ; car il a assez la réputation de faire l'amour à la cosaque, nous dirions, nous, à la hussarde !

ROBERT.

Oui, il y a des femmes qui aiment à être... brusquées...

BOUVRY.

Oh ! sa brutalité est très enveloppée, très vernie, il est le modèle des élégances et des courtoisies, mais je ne m'y fierais qu'à demi à ces barbares mal affinés ! Ils se croient toujours, même ici, parmi leurs serfs, et à leurs moyens de séduction, ils n'hésiteraient pas à joindre la violence ; au besoin, il enlèverait ! Et Serval a quelque imprudence à l'inviter chez lui ; il amène le loup dans la bergerie ; quand on a une jolie femme !...

ROBERT.

Madame de Serval n'est pas de celles que peuvent émouvoir l'exotisme, l'argent ou la brutalité.

BOUVRY.

Certes, non ! mais...

Trinquesse accourant.

SCÈNE IV

Les Mêmes, TRINQUESSE.

TRINQUESSE.

Bouvry, tu raffolles des cancans, je t'en apporte un. Devine la surprise du bal ?

BOUVRY.

Tu sais, je suis bête, je ne devine que ce qu'on m'apprend.

TRINQUESSE.

Eh bien Serval... voyons... en dix ?

BOUVRY.

Pas même en cent! Parle, ce sera plus vite fait !

TRINQUESSE.

Eh bien, Serval a invité madame de Fiéri, et il la promène dans ses salons.

BOUVRY.

De sorte qu'il est ici entre sa femme et sa maîtresse ?

TRINQUESSE.

C'est toi qui l'as dit !

BOUVRY.

C'est raide.

TRINQUESSE.

Il a pour excuse que ça se voit tous les jours.

ROBERT, à part.

Sa maîtresse ! ici !

BOUVRY.

C'est égal, il a de l'audace, car si sa femme savait...

TRINQUESSE.

Elle peut très bien le savoir !... Les femmes n'ont-elles pas toujours quelques bonnes amies pour les avertir ?

BOUVRY.

Surveillons ça.

TRINQUESSE.

Ça pourrait être drôle... Quelle tête fera-t-elle ?

ROBERT, à Trinquesse.

Je ne vois pas ce que la douleur d'une honnête femme peut avoir de drôle.

TRINQUESSE.

Ah ! monsieur est moraliste ! Moi, monsieur, je me contente d'être un observateur.

ROBERT.

Je vous croyais ami de la maison.

TRINQUESSE.

Ami du mari, je fais la cour à la dame, mais, au fond, assez détaché pour regarder les choses du balcon ; ça me distrait, ça ne me touche pas.

ROBERT.

Je le regrette pour vous, monsieur. (Il salue et se détourne, à part.) C'est un inconscient !

TRINQUESSE, même jeu, il salue.

C'est un imbécile !

Robert remonte.

BOUVRY, à Trinquesse.

Tu ne connais pas Clarens?

TRINQUESSE.

Ah ! c'est lui ! Eh bien, il est encore plus toc que tu ne me l'avais dit : ce n'est pas un puritain, c'est Joseph Prud'homme lui-même.

BOUVRY.

Tu exagères, et c'est un ami sûr et loyal.

Madame de Serval paraît au fond à droite.

TRINQUESSE.

Ah! madame de Serval... je cours.

Il va vers elle.

BOUVRY, rejoint Robert.

Tu ne connaissais pas Trinquesse ?

ROBERT.

C'est ce drôle ?...

BOUVRY.

Oh! écervelé, mais pas méchant au fond.

Ils sortent par la serre à gauche.

SCÈNE V

TRINQUESSE, BLANCHE, descendant de droite.

TRINQUESSE.

Ah! madame, votre fête est charmante!

BLANCHE.

Vous ne trouvez pas que ça manque un peu de femmes... comme vous dites?...

TRINQUESSE.

Il suffit qu'il y en ait une... adorable...

BLANCHE.

Ah ? Sans doute la blonde madame de Périgny, avec qui vous venez de faire ce tour de valse si langoureux.

TRINQUESSE.

Non, madame, pas madame de Périgny!

BLANCHE.

Alors, peut-on savoir ?

TRINQUESSE.

Sachez, madame que mon goût est le plus fin, le plus sûr et que je vais droit à la plus belle...

BLANCHE.

Oh ! je n'ai pas votre goût. Je ne devine pas.

TRINQUESSE.

Eh bien, la plus belle, la plus adorable, c'est vous...

BLANCHE, riant.

En vérité ? Et combien avez-vous déjà fait de déclarations comme celle-ci, ce soir ?

TRINQUESSE.

Oh ! madame, vous êtes cruelle, si vous continuez ce persiflage, je vais mourir à vos pieds...

BLANCHE.

C'est la sérénade de Don Juan que vous me jouez-là.

TRINQUESSE.

Oui, et c'est vous qui, avec vos ironies, faites l'accompagnement moqueur que le maître a mis au chant d'amour.

BLANCHE, sérieuse.

Allons! Soyons sérieux, monsieur Trinquesse. Je vous demande pardon, mais mes invités me réclament.

Elle passe vers le fond.

TRINQUESSE, vexé, seul.

Trop dédaigneuse, ma belle, vous avez tort !

SCÈNE VI

BLANCHE, IVANOFF, SERVAL.

Au fond, le prince Ivanoff et de Serval entrent.

SERVAL, à sa femme.

Chère amie, je vous cherchais pour vous présenter mon, ami le prince Ivanoff, dont je vous ai si souvent parlé.

BLANCHE, tendant la main à Ivanoff.

Soyez le bienvenu, prince.

IVANOFF.

Voilà longtemps, madame, que je désirais avoir l'honneur de vous être présenté. Serval est un de mes meilleurs amis, et j'avais le plus vif désir de vous connaître, tant j'avais entendu vanter votre grâce exquise.

BLANCHE.

Ceux qui ont fait de moi ce portrait sont, ou un peu moqueurs ou trop indulgents.

IVANOFF.

Non, madame, vous dépassez votre réputation! Moi, voyez-vous, madame, quoi que je ne sois plus très jeune, je n'aime que la jeunesse! les hommes de mon âge me paraissent des ancêtres, et je ne suis heureux qu'au milieu des gaîtés des jeunes hommes et des sourires des jeunes femmes!

SERVAL.

Ivanoff, vous êtes plus jeune que nous tous. (A sa femme.) Avec cela, riche comme un nabab, et dépen-

sant royalement sa fortune à faire plaisir à ses amis.

IVANOFF.

Oh! par pur égoïsme! Il faut être entouré d'amis pour jouir vraiment de la vie. La solitude!... Mais c'est l'avant-goût de la mort! Il me faut la société, l'amitié. J'ai demandé à Serval de venir ce printemps passer quelques semaines en Ukraine, il m'a presque promis, j'espère que vous ne direz pas non, et vous viendrez.

BLANCHE.

La femme doit suivre son mari.

IVANOFF.

Ce sera la première fois qu'un article de votre code m'aura paru si charmant. Merci, madame, de votre bonne promesse... que je viendrai vous rappeler. (Saluts, à part.) Elle est adorable!...

Il remonte avec Serval. Ils sortent à droite.

SCÈNE VII

BLANCHE, MADAME DE BOUTTELLOY.

MADAME DE BOUTTELLOY, entrant du fond à droite.

Ah! Chère mignonne, je vous cherchais, je suis arrivée bien tard, et je n'avais pas encore pu vous joindre. Vous allez bien?

BLANCHE.

Fort bien, chère madame... Et vous, à merveille, je vois...

MADAME DE BOUTTELLOY.

Mais oui, pas mal... Je n'ai pas vu M. Férard.

BLANCHE.

Il ne viendra pas. Une très grosse affaire l'a retenu à son conseil d'administration.

MADAME DE BOUTTELLOY.

Quel dommage qu'il ne soit pas près de vous, ce soir...

BLANCHE.

Sans doute... Mais vous savez, les devoirs de la vie...

MADAME DE BOUTTELLOY.

Il va bien vous manquer !

BLANCHE.

Assurément !...

MADAME DE BOUTTELLOY.

Une fille aime tant avoir près d'elle l'appui d'un père n'est-ce pas ?...

BLANCHE.

Evidemment !... Mais je ne vois pas...

MADAME DE BOUTTELLOY.

Oh ! oui, les parents ! — C'est la douceur de la vie. C'est bon de les garder longtemps, longtemps ! — car on a bien souvent besoin de leur protection... et quand on les a perdus... il n'y a plus que la religion pour nous consoler, nous autres femmes...

BLANCHE.

Mais je n'ai pas besoin d'être consolée...

MADAME DE BOUTTELLOY.

Sans doute !... Aussi n'est-ce pas pour vous que

je dis ça ! c'est une réflexion que je m'adressais, un retour que je faisais sur moi-meme... car lorsqu'on a des chagrins...

BLANCHE.

Heureusement, je n'ai pas de chagrins...

MADAME DE BOUTTELLOY.

Ah! chérie, que j'en suis heureuse pour vous ! Et certes, si Paul n'était pas le modèle des maris, je ne le lui pardonnerais de ma vie!...

BLANCHE.

Paul me rend parfaitement heureuse...

MADAME DE BOUTTELLOY.

Que j'aime vous l'entendre dire! ma chérie !... Et comme je vais clore le bec aux méchants !...

BLANCHE.

Vous aurez bien raison, madame !

MADAME DE BOUTTELLOY.

Je voudrais bien voir que Paul fît le moindre écart, si jamais vous aviez à vous plaindre de lui, j'irais lui parler, moi !

BLANCHE.

Et je vous en aurais une grande obligation, madame...

MADAME DE BOUTTELLOY.

Il faut que les femmes se soutiennent entre elles ! Aussi, comptez sur moi, chérie ! Votre fête est charmante. Personne ne reçoit comme vous ! C'est un concert d'éloges sur la façon dont vous avez organisé votre soirée... Votre serre est exquise, un rêve !... Le hall parfait pour les danses... et puis cette intimité de vos salons du premier... c'est adorable... et

j'ai déjà vu bien des flirts s'ébaucher! — A tout à l'heure! A tout à l'heure.

Trinquesse est au fond à droite, elle va prendre son bras et sort.

SCÈNE VIII

BLANCHE, ROBERT.

BLANCHE, seule.

Oh! l'horrible femme!... Que signifient toutes ces réticences?... (Robert paraît au fond à gauche.) Ah!... Robert!...

ROBERT.

Qu'avez-vous?

BLANCHE.

J'ai, que cette femme vient, pendant un quart d'heure, de me percer le cœur à coups d'épingles... ses sousentendus calculés m'ont exaspérée... Je voudrais crier... et pleurer!...

ROBERT.

Soyez forte! Contenez-vous!

BLANCHE.

Comme, à plaisir, elle m'a torturée! comme elle savait habilement insinuer ce qu'elle ne voulait pas dire!... et comme elle jouissait de mon angoisse!...

ROBERT.

Nous sommes seuls... dites-moi vos chagrins...

BLANCHE.

Je voulais vous faire mes confidences et au moment de parler, les mots s'arrêtent sur mes lè-

vres... C'est un cri de douleur et de colère qui m'est échappé...

ROBERT.

Le regrettez-vous donc ? Ne suis-je pas votre ami ?... Parlez...

BLANCHE.

Raconter ses chagrins... c'est...

ROBERT.

C'est ?...

BLANCHE.

C'est avoir l'air de demander des consolations !...

ROBERT.

Et vous n'en voulez pas recevoir de moi ?

BLANCHE.

Pas même de vous.

ROBERT.

Ma sympathie vous serait importune ?

BLANCHE.

Vous ne me comprenez pas, Robert. N'ajoutez pas votre amertume au mal que je souffre. Vous l'avez vu, dans ma douleur, c'est vers vous que j'ai crié... N'est-ce pas la preuve que je vous considère comme un ami?

ROBERT.

Jusqu'à la confiance exclusivement !

BLANCHE.

Si je n'avais pas confiance, vous parlerais-je ainsi ?

ROBERT.

C'est vrai, je suis méchant, pardon ! Dites-moi... ou plutôt non, ne dites rien, je ne devine que trop !

BLANCHE.

J'ai eu des déceptions... Eh! qui n'en a pas ? Tout à l'heure cette femme a ravivé mes chagrins, mais cela va mieux... Tenez maintenant c'est fini.

ROBERT.

N'essayez pas de feindre, parlez-moi à cœur ouvert... Vous êtes malheureuse !

BLANCHE.

Hélas !...

ROBERT.

Oh ! que ne puis-je demander raison à cet homme, du mal qu'il vous fait !

BLANCHE.

Ne parlez pas ainsi!

ROBEBT.

Oui, j'aurais de la joie à le punir, lui, qui m'a volé mon bonheur et qui ne sait pas vous en donner!

BLANCHE.

Que voulez-vous dire ?

ROBERT.

Vous le savez bien! et depuis longtemps vous m'avez deviné. Oui, il m'a volé mon bonheur, car je vous aimais, moi, quand je suis parti.

BLANCHE.

O Robert, pourquoi me dites-vous cela ?

Elle tombe dans un fauteuil, lui, reste debout derrière elle.

ROBERT.

Vous étiez si jeune, j'espérais vous retrouver bientôt, libre encore ! Je suis parti, j'ai travaillé

pour vous conquérir, mais hélas, les absents, on les oublie ! Oh ! pourquoi n'ai-je pas osé ?... peut-être m'auriez-vous attendu, et peut-être, à cette heure, ne serais-je pas là tremblant devant vous... Et vous, vous ne pleureriez pas. Oh ! comme je vous aimais... comme je vous aime !

BLANCHE.

Robert, taisez-vous !... Si vous voulez demeurer mon ami méritez la confiance que j'ai en vous.

ROBERT.

Mais pour mériter votre confiance, je ne puis pourtant pas étouffer cet amour que j'ai pendant cinq ans nourri d'espérances et bercé des plus doux rêves... Je reviens, je vous retrouve à un autre, et vous voulez que je me taise ?... Si encore, vous étiez heureuse, j'aurais au moins l'amère joie de votre bonheur; mon dévouement pourrait s'élever jusqu'au sacrifice, si je vous voyais sourire; mais la douleur que je lis dans vos yeux, vos souffrances que je devine ne font qu'exaspérer mes regrets...

BLANCHE.

Vous me parlez avec l'âpreté qui vient d'une déception récente, votre blessure est encore toute vive, aussi je vous excuse et je vous pardonne. Mais pour mon honneur, pour votre repos et pour le mien, il faut oublier et vous taire.

ROBERT.

Oui, j'essaierai, sinon d'oublier, du moins de ne plus vous importuner de ces souvenirs...

BLANCHE, elle se lève.

Je vous ai déjà trop écouté !... Séparons-nous... on vient... Voici madame de Bouttelloy. Je ne veux

pas qu'elle nous voie ensemble... (Il s'éloigne par le fond à gauche. — Seule.) Elle serait si heureuse de me faire souffrir encore !

Elle se jette derrière la tapisserie qui couvre une porte au premier plan, à gauche.

SCÈNE IX

MADAME DE BOUTTELLOY, TRINQUESSE.

MADAME DE BOUTTELLOY, au bras de Trinquesse entrant par le fond à droite.

N'est-ce pas Robert Clarens qui passe là-bas ?

TRINQUESSE.

Lui-même, j'ai fait sa connaissance il y a un instant.

MADAME DE BOUTTELLOY.

Il a l'air d'une âme en peine...

TRINQUESSE.

Non, c'est un sauvage retour des Indes, et qui se sent dépaysé dans notre monde.

MADAME DE BOUTTELLOY.

Sauvage... pas si sauvage que ça !... Je gagerais bien que Blanche... ma charmante cousine !... aurait vite fait de l'apprivoiser... et je gagerais bien aussi qu'il se laisserait dompter volontiers...

Tout en causant, ils descendent vers la gauche sur le devant de la scène.

TRINQUESSE.

Ah! vous croyez que...

MADAME DE BOUTTELLOY.

Oh! mais je suis là pour veiller... Et si ça allait trop loin je préviendrais Serval...

TRINQUESSE.

Chère madame, entre nous, il a de l'audace votre petit cousin!...

MADAME DE BOUTTELLOY.

En quoi donc, mon cher Trinquesse ?

TRINQUESSE.

Mais voyons!... Madame de Fiéri!

MADAME DE BOUTTELLOY.

Eh bien, quoi ?

TRINQUESSE.

L'inviter ici... la promener dans le bal... S'afficher... chez lui!... Si sa femme savait...

Ils arrivent près de la tapisserie, derrière laquelle est cachée Blanche.

MADAME DE BOUTTELLOY.

Oh! sa femme!... Elle est si dinde! mais tenez, précisément les voici... Cédons-leur la place et menez-moi au buffet, je meurs de soif...

Ils sortent par la serre à gauche.

BLANCHE, derrière la tapisserie.

Oh!

Elle se cache de nouveau en voyant paraître son mari et madame de Fiéri.

SCÈNE X

SERVAL, MADAME DE FIÉRI, à son bras.

Ils entrent de droite.

MADAME DE FIÉRI.

Savez-vous, mon cher Paul, que nous avons fait une chose folle?

SERVAL.

Les folies seules nous font oublier la stupide banalité de la vie!

MADAME DE FIÉRI.

Mais que diraient vos invités s'ils se doutaient...

SERVAL.

Ils diraient que vous êtes belle, adorable... et... ils ne me plaindraient pas.

Il s'assure qu'ils sont seuls, il lui met un baiser sur l'épaule.

MADAME DE FIÉRI.

Fou! (Un temps.) Et votre femme?

SERVAL.

Mais je compte bien vous présenter. Et... juste à point, la voici...

SCÈNE XI

LES MÊMES, BLANCHE, sort de derrière la tapisserie pâle et raide. Toute la scène à mi-voix.

SERVAL.

Chère amie, je vous présente madame de Fiéri... qui...

BLANCHE.

Madame de Fiéri ?... Ah! c'est vous, madame !... (Energique à mi-voix.) Hors d'ici, misérable !

SERVAL.

Que signifie ?...

MADAME DE FIÉRI.

Cette femme est folle...

BLANCHE.

Sortez, vous dis-je ! Allez-vous-en... Allez-vous-en!

SERVAL.

Vous outragez une femme qui est à mon bras, et que je dois défendre.

BLANCHE.

C'est cela! Défendez votre maitresse contre votre femme...

SERVAL.

Ah! prenez garde!

MADAME DE FIÉRI.

Monsieur de Serval, je regrette de provoquer cette inexplicable fureur... et je vous en veux de m'avoir exposée à ces insultes!...

BLANCHE.

Oui, madame, je vous chasse !...

MADAME DE FIÉRI, elle hausse les épaules et appelant Trinquesse qui passe au fond de la serre.

Trinquesse, reconduisez-moi donc, je vous prie, jusqu'à ma voiture...

TRINQUESSE, accourant.

Jusqu'au bout du monde, madame, s'il vous plaît !

MADAME DE FIÉRI.

Ah! si je vous prenais au mot, comme vous seriez vite fatigué !...

Elle sort en riant, au fond à gauche.

SCÈNE XII

SERVAL, BLANCHE.

SERVAL, à Blanche.

Vous me paierez cela !

BLANCHE.

Que pouvez-vous pire que ce que vous avez fait ?

SERVAL.

Vous demanderez pardon à cette femme !

BLANCHE.

Moi, pardon à votre maîtresse !... pour qui me prenez-vous ? C'est moi qui serais en droit d'exiger que vous demandiez pardon, si jamais je pouvais songer à pardonner... adieu, monsieur...

SERVAL.

C'est de la démence !

BLANCHE.

Je sais ce que je fais! et fais ce que je veux! Je quitte cette maison honteuse et rentre chez mon père.

SERVAL.

Vous ne sortirez pas, je vous le défends!

BLANCHE.

Ah, vraiment? laissez-moi passer ou j'appelle!...

Robert Clarens paraît tout au fond à gauche, et se retire aussitôt.

SERVAL.

Vous vous couvririez de ridicule si l'on vous voyait ainsi.

BLANCHE.

Je dirais devant tous : voilà un homme qui a l'audace d'amener une aventurière, sa maîtresse, dans la maison de sa femme respectable et respectée... et nous verrons qui sera ridicule, ou du mari indigne, ou de la femme outragée qui se révolte sous l'affront.

SERVAL, en rage.

Ah!... prenez garde!

Il lui saisit le poignet.

BLANCHE.

Vous me frapperez peut-être, comme vous l'avez déjà fait une fois, lâche!... laissez-moi passer, vous dis-je, laissez-moi passer!

Des invités paraissent au fond à droite. Serval lâche sa femme. Elle passe violente et hautaine à droite, et sur le point de sortir au premier plan, elle lui jette ce mot :

Lâche!

Elle sort.

SCÈNE XIII

SERVAL, TRINQUESSE, rentrant.

SERVAL.

Ah! Trinquesse !...

TRINQUESSE.

Quoi ?

SERVAL.

Ma femme...

TRINQUESSE.

Eh bien ?

SERVAL.

Partie !

TRINQUESSE.

Comment!

SERVAL.

Oui, elle vient de s'enfuir !

TRINQUESSE.

Avec lui ?

SERVAL.

Qui ? lui !

TRINQUESSE.

Clarens!

SERVAL.

Eh! non, imbécile ! Madame de Fiéri ne t'a donc rien raconté ?

TRINQUESSE.

Rien du tout !

SERVAL.

Eh bien, ma femme sait tout : elle vient de nous jouer la scène classique.

TRINQUESSE.

C'est Clarens qui lui a tout dit, je les ai vus parler ensemble avec tant d'animation !... et c'est pourquoi, dans le premier moment... j'avais cru...

SERVAL.

Quoi ?

TRINQUESSE.

Qu'il l'avait enlevée !

SERVAL.

Quelle farce !... Mais tu m'inspires une idée... Trinquesse, ce Clarens ne lui a-t-il pas fait la cour autrefois ?

TRINQUESSE.

On le dit.

SERVAL.

Trinquesse, tu vas me rendre un service.

TRINQUESSE.

A tes ordres !

SERVAL.

Allons d'abord dire l'histoire à ma cousine.

TRINQUESSE.

Madame de Bouttelloy ?

SERVAL.

Oui, elle me sert dans tous mes projets. Elle aura bientôt fait de raconter l'aventure dans le bal et de la présenter sous la couleur qu'il me plaira de lui donner. (Il prend le bras de Trinquesse et remonte.) Eh bien, comment trouves-tu madame de Fiéri, Trinquesse ?

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Un salon chez M Férard.

Au fond une grande baie donnant sur le cabinet de travail. C'est la nuit, on entend sonner violemment, le domestique passe, éclaire le salon, et court ouvrir.

SCÈNE PREMIÈRE

UN DOMESTIQUE, puis BLANCHE, qui entre en coup de vent, toilette de bal.

BLANCHE, au domestique.

Mon père n'est pas rentré?

LE DOMESTIQUE.

Non, madame.

BLANCHE.

Vous savez qu'il est au Comité des mines, partez dans une voiture, et ramenez-le. (Il sort. — Elle va et vient, jette son manteau, défait ses gants, elle tombe assise près de la table, et pleure.) Le lâche! Le misérable! (Un temps, puis elle se relève, et marche avec agitation.) Quelle impudence! étaler cette femme! me préférer

cette femme! Amener ça chez moi! Mon cœur se soulève de dégoût! J'avais pourtant la volonté de l'aimer, de le rendre heureux s'il l'eût voulu! J'étais à lui dans toute la sincérité de mon âme et voilà ce qu'il me donnait en échange de ma pensée, de mon cœur. Il venait vers moi sortant des bras de cette femme, il m'apportait les restes de cette femme et j'ai eu sur mes lèvres, ses lèvres souillées des baisers de cette femme. (Elle s'essuie la bouche.) Pouah! Ainsi, voilà le mariage, un marché suivi d'hypocrisie, de mensonge et de trahison!... C'est donc ça la vie!

Elle s'assied sur le canapé à droite et pleure.

SCÈNE II

BLANCHE, assise, ROBERT.

La porte s'ouvre doucement. Robert entre; au bruit, elle se lève. Son premier mouvement est d'aller vers lui; mais elle s'arrête.

BLANCHE.

Vous!

ROBERT.

Je vous ai suivie. Vous pouviez avoir besoin de moi.

BLANCHE.

Comment êtes-vous ici?...

ROBERT.

Par la bonté de votre père, cette maison est un peu la mienne et j'y suis presque chez moi!

BLANCHE.

Alors vous savez...

ROBERT.

Tout!...

BLANCHE.

Oui, je suis bien malheureuse!

Elle tombe assise sur le canapé.

ROBERT, *lui prenant la main.*

Pauvre amie, pauvre amie!

BLANCHE.

Pardonnez-moi, les sanglots m'étouffent!

ROBERT.

Je comprends votre douleur...

BLANCHE.

N'est-ce pas que c'est ignoble! Ça se voit donc ailleurs que dans les livres, ces infamies?...

ROBERT.

Hélas!

BLANCHE.

Dites!... Vous comprenez que je pleure?...

ROBERT.

Oui, oui, pleurez! pleurez librement!

BLANCHE.

C'est si triste. Mon avenir brisé, ma jeunesse qui est comme une morte dont je dois prendre le deuil; oh! voir ainsi mourir ses illusions, ses espoirs!

ROBERT.

Oui, c'est cruel!

BLANCHE.

Mais qu'ai-je fait pour mériter une si lâche injure?

ROBERT.

Ce sont les innocents qui souffrent le plus?

BLANCHE.

Oh! c'est injuste, c'est injuste, c'est injuste!

ROBERT.

Criez votre chagrin, cela soulage.

BLANCHE

Oui, cela détend les nerfs et dégonfle le cœur!... Mais je ne suis pas une de ces femmes qui s'abandonnent à la douleur. Je me révolte! Dans le premier moment, quand on reçoit le coup, on crie sous la blessure, mais il faut se ressaisir, et ce que j'ai au cœur, c'est surtout de la colère et de l'indignation!

ROBERT.

Vous avez un beau courage!

BLANCHE.

Je ne suis pas de celles qui subissent et qui se courbent; je me redresse, je n'accepte pas l'affront; je ne me résigne pas! je proteste et je m'insurge!

ROBERT.

J'aime mieux vous voir ainsi!

BLANCHE.

Je veux être maîtresse de moi!...

ROBERT.

Alors, je puis vous parler...

BLANCHE.

Certes!... Voyez, je ne pleure plus. C'est trop bête de pleurer pour qui est indigne de vos larmes! J'ai repris toute mon énergie... je lutterai...

ROBERT.

Contre qui!...

BLANCHE.

Contre qui?... Mais... Ah! c'est vrai, je suis folle! Lutter, pourquoi, pour qui? — Contre cette femme pour lui reprendre mon mari? — Mon mari, il ne l'est plus! Qu'elle le garde! Ah! Dieu, non! Je n'en veux plus! On ne tient qu'à ce qu'on estime, et je le méprise!

ROBERT.

Vous parlez avec la flamme de la colère, soyez plus calme...

BLANCHE.

Je puis parfaitement raisonner!...

ROBERT.

Alors, envisageons la situation froidement...

BLANCHE.

C'est cela.

ROBERT.

Là-bas, chez vous, tout à l'heure, vous avez été fière et digne... Je vous ai vue!... mais...

BLANCHE.

Me blâmez-vous?

ROBERT.

Certes, non! mais la rude leçon que vous venez de donner à M. de Serval l'amènera, sans doute, à réflexion. Repentant, il vous reviendra, et vous lui reviendrez.

BLANCHE.

Jamais! vous entendez bien, jamais! Croyez-vous que je sois une petite fille nerveuse qui se laisse emporter par un accès de dépit? J'étais déjà à bout de patience ; l'apparition de cette femme m'a donné la force dont j'avais besoin pour prendre la résolution décisive. J'ai agi en pleine possession de moi-même et consciente des suites de mon action.

ROBERT.

Alors, que comptez-vous faire ?

BLANCHE.

Demander la séparation.

ROBERT.

Vous réfléchirez !...

BLANCHE.

J'ai réfléchi ! Ma résolution est irrévocable!

ROBERT.

Demain vous verrez autrement les choses.

BLANCHE.

Demain, les choses me paraîtront plus écœurantes encore.

ROBERT.

Vous jugerez avec moins de passion et plus de raison.

BLANCHE.

Plus je réfléchirai, plus je m'obstinerai dans ma décision. Je ne veux plus revoir cet homme...

ROBERT.

Soit ! Mais alors la séparation n'est pas une solution.

BLANCHE.

Si! puisque je cesse de souffrir!

ROBERT.

Vous brisez votre vie!

BLANCHE.

Il y a trois mois qu'elle est brisée...

ROBERT.

Vous êtes si jeune! Vous ne pouvez vous condamner à la vie solitaire pire que le veuvage vrai... Vous pardonnerez...

BLANCHE.

Jamais! Jamais!

ROBERT.

Permettez à votre ami, — car je suis votre ami...

BLANCHE.

Je le sais.

ROBERT.

Et bien sincère...

BLANCHE.

Je le crois.

ROBERT.

Eh bien! écoutez-moi... Je viens de vous donner d'abord les avis, les encouragements qu'on doit à une femme qui se trouve... dans votre situation... On vous parlera comme je viens de le faire... On vous dira : Pour vous... pour le monde...

BLANCHE.

Comment donc! Parfaitement! Mais oui, les bonnes amies viendront me consoler et m'apporter leurs conseils. Les résignées me diront : « Que voulez-

vous, ma chère, la vie est comme cela! C'est l'histoire de tous les jours ». — Eh bien! je ne veux pas la continuer, cette écœurante histoire! Les révoltées diront : « Eh! ma chère, votre mari vous trompe? Rendez-lui la pareille ». Eh bien! je m'y refuse!...

Quant au monde... Qu'est-il pour moi? Qu'a-t-il fait pour moi? Est-ce qu'il me protège, est-ce qu'il me défend? Est-ce qu'il est pour la femme trompée, outragée et trahie? Il sourit, hausse les épaules, et passe, égoïste et indifférent, quand il n'est point injuste et lâche. Et je me préoccuperais de ce que ce monde va penser, dire et faire? Je subirais la loi des bienséances... et des qu'en dira-t-on? Non, mille fois non! J'étais esclave et torturée; je m'évade, je suis libre; je ne veux plus souffrir.

ROBERT.

Hélas! vous souffrirez... et peut-être davantage encore!

BLANCHE.

Ah! ça, c'est impossible, par exemple!

ROBERT.

Eh bien!

BLANCHE.

Eh bien?

ROBERT.

Si vous êtes résolue à ne jamais revoir votre mari.

BLANCHE.

Jamais!

ROBERT.

Si votre volonté est sur ce point absolue...

BLANCHE.

Absolue!

ROBERT.

Alors, ce n'est pas la séparation qu'il faut demander, c'est le divorce.

BLANCHE.

Oh! non, pas ça!

ROBERT.

Mais songez donc que la séparation ne résout rien!

BLANCHE.

Elle me délivre de mon mari, c'est tout ce que je désire.

ROBERT.

Aujourd'hui, oui, mais la séparation n'est pas l'affranchissement.

BLANCHE.

Et qu'importe?

ROBERT.

Vous ne vivez plus avec votre mari. Soit! mais vous n'en êtes pas moins liée à lui. Vous n'êtes ni femme, puisque vous n'avez plus de mari, ni veuve, puisque vous n'êtes pas libre... et que vous ne pouvez vous remarier...

BLANCHE.

Puis-je songer à cela!

ROBERT.

Il faut penser à l'avenir; et si, sous le coup de votre douleur, vous ne voulez pas prévoir une vie nouvelle, d'autres peuvent et doivent y penser pour vous.

BLANCHE.

D'autres?

ROBERT.

Oui, d'autres... ceux qui vous aiment... un autre si vous voulez.

BLANCHE, se levant.

Robert!

ROBERT.

Vous m'avez compris.

BLANCHE, passant.

Je ne divorcerai jamais!

ROBERT.

Vous ne voulez pas de la liberté!

BLANCHE.

Pas à ce prix!

ROBERT.

Mais qui vous arrête?

BLANCHE.

Ma conscience.

ROBERT.

Votre conscience ne raisonne pas.

BLANCHE.

Il y a des choses sur lesquelles on n'a pas besoin de raisonner. Instinctivement, on y répugne, et on les repousse comme une salissure. Le divorce est de ces choses.

ROBERT.

Vous voyez cela avec vos préjugés de jeune fille, et ce que vous croyez un instinct, n'est que le résultat de votre éducation. En ce moment, vous subissez l'opinion du monde que vous braviez tout à l'heure.

BLANCHE.

Je ne sais, cela est possible. Mais je ne pourrai jamais violer un serment que j'ai fait à Dieu.

ROBERT.

Non pas à Dieu, mais à un homme qui vous faisait à vous le même serment, et qui l'a violé.

BLANCHE.

Son parjure n'autorise pas le mien.

ROBERT.

Le contrat est rompu, vous êtes affranchie.

BLANCHE.

Je vous dis que devant Dieu, je suis liée.

ROBERT.

Ah! ce sont des phrases de prêtre!

BLANCHE.

Mon Dieu, oui, c'est ce qu'on m'a enseigné au couvent, c'est ce que j'ai toujours entendu dire du mariage... c'est ce que nous prêche la religion.

ROBERT.

Alors, votre religion exige que vous souffriez toute votre vie, parce que vous avez eu le malheur d'épouser un homme indigne de vous.

BLANCHE.

Je souffrirai, puisque Dieu le veut.

ROBERT.

On lui attribue d'étranges volontés, à votre Dieu, et on lui inflige de singulières responsabilités! Comment! votre mari manque à ses devoirs, et c'est vous qui devez souffrir. C'est lui le coupable, et c'est vous qui êtes frappée? Lui, il est libre de con-

tinuer sa vie de plaisirs, vous, vous êtes condamnée au veuvage, à la solitude, et vous avez vingt ans!

BLANCHE.

L'Eglise proscrit le divorce.

ROBERT.

Pour le commun des mortels, oui! Mais elle l'accorde aux puissants. Elle ne tolère pas le mot divorce, mais quand il lui plait, elle prononce l'annulation du mariage. Le mariage a été consommé, n'importe, l'Eglise dit qu'il est nul. Et s'il y a des enfants ? Ces enfants sont nuls, aussi, sans doute ? Mais ne voyez-vous pas que la loi de l'Eglise est une loi impitoyable ? La femme innocente est frappée pour la faute d'un autre. Elle n'a rien fait, elle n'est coupable de rien, que d'avoir été trompée, et elle est liée pour la vie... Et il lui sera interdit, à elle, de rêver un autre foyer, une autre famille, un autre avenir qui répare le malheur passé ; tout cela, parce que Dieu le défend! Mais si vraiment votre Dieu avait cette cruauté et cette injustice, ce serait à lever le poing vers lui!

BLANCHE.

Oh! mon ami, ne blasphémez pas!

ROBERT.

Je ne blasphème pas; au contraire, je défends Dieu contre ses représentants qui le font barbare. Mais ne sentez-vous pas en votre cœur, en votre instinct, que je dis vrai, que rien ne peut lier éternellement une créature et l'enchaîner au point de lui faire renoncer à sa part de bonheur, de joie et d'amour! Ne sentez vous pas qu'au-dessus de tout, au-dessus des superstitions et des prescriptions religieuses, comme des conventions mondaines, il y a

la raison et le cœur, il y a la vie, il y a la loi naturelle ! plus forte que votre pudeur, plus forte même que votre conscience... Il y a la jeunesse ! Il y a deux êtres qui s'aiment et qu'un imbécile préjugé ne peut éternellement séparer. L'amour, voyez-vous, si vous êtes capable de le sentir immense et profond comme je le sens, l'amour est plus fort que le monde, plus fort que l'Eglise, plus fort que tout!

BLANCHE.

Robert, je vous en prie...

ROBERT.

Ah, c'est qu'aussi mon cœur éclate... Mais je discute, je raisonne !... comme c'est stupide et froid... Je soutiens une thèse philosophique contre vous ! Mais pour vous toucher, pour vous convaincre, je voudrais m'approcher de vous, me jeter à vos genoux, vous envelopper de ma tendresse, laisser enfin sortir de mes lèvres tous les mots du cœur qui m'étouffent! Je vous aime, je vous adore, je vous veux! N'êtes-vous pas à moi depuis toujours, est-ce qu'il y a au monde des conventions qui puissent tenir devant ceci : deux êtres qui s'aiment ! (Brusquement, il est à ses genoux et lui baise les mains.) Oh ! je t'adore, je t'adore ! Blanche, Blanche ! me repousseras-tu ?

BLANCHE, se ressaisissant. Lentement, il se relève.

Oh ! mon ami, quelle force voulez-vous que j'aie... Allez-vous en ! Taisez-vous !... Laissez-moi. Mon père va rentrer, il ne faut pas qu'il me voie ainsi, avec vous, tout émue, tremblante !... Allez-vous en ! allez-vous en !...

Il lui baise les mains, et il sort par le cabinet de travail, en lui jetant un long regard.

SCÈNE III

BLANCHE, *seule.*

Aimer !... mon cœur meurtri en sera-t-il capable ?... Est-ce dans l'amour qu'il trouvera la guérison du mal fait par l'amour ?...

SCÈNE IV

BLANCHE, *puis* FÉRARD, *qui entre.*

BLANCHE.

Oh! mon père!...

Elle se jette dans ses bras.

FÉRARD.

Parle vite, qu'y a-t-il ?

BLANCHE.

Mon père, je suis brisée, tout est fini!

FÉRARD.

Qu'est-ce qui est fini, voyons... raconte !...

BLANCHE.

J'ai fui ma maison... Je me réfugie chez toi, père, je n'ai que toi, que toi !...

FÉRARD.

Pauvre enfant, courage !... Si un danger te menace, tu es ici en sûreté. Apaise-toi et explique-moi comment tu as quitté ton bal, ta fête ; comment te voilà ici à cette heure ?

BLANCHE.

Eh bien, mon mari a eu l'audace d'amener chez moi sa maîtresse... une madame de Fiéri...

FÉRARD.

Pauvre enfant!

BLANCHE.

J'ai chassé cette femme et je suis partie!

FÉRARD.

Tu as fait cela!

BLANCHE.

Oui, mon père.

FÉRARD.

Ah!...

BLANCHE.

Me blâmes-tu?

FÉRARD.

Certes non! mais c'est la rupture publique!

BLANCHE.

Oui, la rupture absolue, définitive... Enfin! Oh! tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir tout ce que j'ai supporté avant d'arriver à cet éclat!... Tu ne peux te figurer toutes les humiliations que j'ai subies, avant de me révolter! j'espérais toujours que le mal pourrait guérir, je sentais bien quelle fausse situation est faite dans le monde à la femme séparée. Et puis, je voulais t'épargner aussi à toi, un chagrin.

FÉRARD.

Chérie, va!

BLANCHE.

Et mon orgueil même voulait ne rien laisser paraitre! On est si peu touché des malheurs d'une

femme délaissée. Le monde est si blasé sur des infortunes comme la mienne ; mais ceux qui souffrent ne se blasent pas sur la souffrance! Le courage s'épuise... je ne pouvais plus!... Ah! tu disais bien vrai, l'autre jour! — Il passait ses nuits au cercle, ou chez sa maitresse!... Où prenait-il encore l'argent pour mener cette vie ? Je ne sais, puisqu'il a dévoré sa fortune. — Mais ce qu'il y a de plus horrible, mon père, c'est que chaque nuit, chaque matin plutôt, il revenait abruti d'orgie et de jour en jour plus violent, plus grossier ; si je te disais, père, que plusieurs fois, il était ivre, certainement... si je te disais qu'il m'a frappée?...

FÉRARD.

Frappée!... Oh!... le misérable, le misérable!...

Il crie et tend le poing.

BLANCHE.

Oui, l'autre jour, parce que je n'ai pas voulu lui signer une donation... après une scène violente, il m'a traînée par les cheveux sur le parquet.

FÉRARD, il crie.

Ah ! bourreau! Assassin !... C'est horrible!... Et n'avoir pu te protéger!... te défendre!... toi, meurtrie!... ma fille ! mon enfant, mon enfant!... (Il l'enveloppe de ses bras et sanglote.) Oh!... (Ils pleurent.) Et tu ne me l'as pas dit!... (Il marche avec agitation.) Oh!... je te vengerai!... Si j'avais été averti, je t'aurais arrachée à ce bandit! Il fallait le quitter!

BLANCHE.

Mon père, avant d'en venir là, on attend, on supporte, tant qu'on a la force d'attendre et de supporter!..

FÉRARD.

Oh! toi, frappée!... meurtrie! c'est horrible!...

BLANCHE.

Père, les blessures morales sont encore plus terribles que les meurtrissures et les coups, et j'ai plus souffert encore dans mon cœur que dans ma chair.

FÉRARD.

Ah! c'est fini! va, te voilà près de moi! sous ma protection! comme tu as bien fait de t'évader de ce bagne!... Oh... misère de moi! Pourquoi tout cela est-il arrivé?... C'est ma faute! pardonne-moi, pardonne-moi!

BLANCHE.

Mais non! père, que veux-tu dire? Et qu'ai-je à te pardonner?

FÉRARD.

Oh! J'avais cru bien faire. J'avais toujours peur de ne pas te rendre la vie assez heureuse; je t'aime tant! Je me demandais si je saurais bien remplacer ta mère auprès de toi et si, maladroitement, je ne te ferais pas passer à côté du bonheur. Un homme, ça ne sait pas! ça ne reçoit pas les confidences qu'on peut faire à la mère... Je ne voulais pas que tu restes triste et seule trop longtemps près de moi... et je t'ai conseillé ce mariage. Je me sentais vieillir et j'avais peur de te quitter avant de t'avoir trouvé un protecteur, un soutien, un homme pour remplacer ton père... C'est cette madame Bouttelloy qui nous a présenté son cousin, et préparé le mariage... Paul paraissait du reste charmant... plutôt timide... Qui eût dit que cette douceur cachât tant d'hypocrisie et de lâcheté? Toi-même, tu l'as accepté sans répugnance, n'est ce pas?

BLANCHE.

Mais oui, mon père... tu n'as aucun reproche à te faire...

FÉRARD.

Si! j'aurais dû l'étudier davantage, mieux connaître son caractère, sa vie; c'est ma faute! Oh! tu as été malheureuse, pardonne-moi! Chère enfant, pardonne-moi!

BLANCHE.

Non! père, ce n'est pas toi qui es coupable! C'est lui, le misérable, qui nous a trompés... Et c'est la destinée cruelle qui l'a voulu ainsi!

FÉRARD.

Cette rude leçon m'enseigne mon devoir, je veux désormais le remplir tout entier avec un soin jaloux : me dévouer à réparer autant que je le pourrai le mal que je n ai pas su prévenir. — Je veux écarter de toi tout souci, toute peine — et si je le puis, te rendre le bonheur.

SCÈNE V

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, puis TRINQUESSE, puis CLARENS

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. Trinquesse.

FÉRARD.

Ah! faites entrer!

TRINQUESSE.

Je m'excuse, monsieur, d'avoir presque forcé vo-

tre porte à cette heure ; mais la mission que j'avais à remplir près de vous était urgente et ne comportait pas de retard... Je suis chargé par Serval de vous remettre cette lettre... il y a une réponse...

FÉRARD.

Voyons, monsieur ! (Il prend la lettre et lit.) « Madame de Serval vient de s'enfuir ; seule ? je ne sais... Escortée ? peut-être — J'espère qu'elle est chez vous, En tous cas, j'ai tenu à vous avertir de sa fuite. »

BLANCHE.

Oh ! le misérable !... Ce n'est pas assez de tout ce qu'il m'a fait souffrir ! Il me calomnie ! (A Trinquesse.) Et où donc supposait-il que je pouvais être ?

TRINQUESSE.

A vous parler franc, madame, les langues ne vous ont guère épargnée après votre départ.

BLANCHE.

Vipères !

TRINQUESSE.

Et l'on a pensé qu'il ne manquait pas de cavaliers pour vous faire escorte... On citait notamment M. Robert Clarens...

Robert paraît au fond et descend.

ROBERT.

Peut-on savoir, monsieur ; ce que l'on disait de Robert Clarens.

TRINQUESSE.

Rien qui ne soit très flatteur pour vous, monsieur.

BLANCHE.

Mais très injurieux pour moi, n'est-ce pas ?

ROBERT, à Trinquesse, à mi-voix.

Vous faites un vilain métier, monsieur, et si nous n'étions ici, je vous...

Il fait un geste avec son gant.

TRINQUESSE, froidement.

Je l'ai reçu, monsieur !

FÉRARD.

Robert, mon enfant, plus un mot, je vous prie. — Toutes ces choses me regardent, et ma fille n'a pas d'autre défenseur ici que moi... (A Trinquesse.) Dites à Serval, monsieur que vous avez vu ma fille ici, sous la protection de son père. Qu'il prenne garde à ses paroles, à ses actes, car c'est moi maintenant qu'il va trouver devant lui. Quant aux insinuations de sa lettre, voilà le cas que je fais de ses calomnies... (Il froisse la lettre et la jette au feu.) Adieu, monsieur !

Trinquesse salue cérémonieusement et sort.

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins TRINQUESSE.

BLANCHE.

Quelle abjection !

ROBERT, à Férard.

Quand j'ai vu entrer Trinquesse, j'ai pensé que peut-être je pourrais vous être de quelque utilité. Je suis venu me mettre à votre disposition.

FÉRARD.

Je sais que vous nous êtes dévoué, merci, mon

cher Robert, mais à présent ma fille est sous ma sauvegarde et je suffis à la défendre!...

ROBERT.

Madame, il faut prévoir le cas où le tribunal sur la réclamation de Serval vous imposerait de reprendre la vie commune!

BLANCHE.

Est-ce que vraiment la loi pourrait cela, mon père?

FÉRARD.

Ce serait une monstruosité!...

BLANCHE.

Me forcer à rentrer à la maison; me retrouver face à face avec lui, jamais!

FÉRARD.

Rassure-toi, quelle que soit la loi, quels que soient les abus qu'elle permette, il est des situations où on est en droit de n'y pas céder. Au-dessus de la loi écrite, il y a la loi naturelle. Et si le Code ne protège pas une enfant, comme toi, livrée à un misérable, ton père est là. — J'ai le droit, j'ai le devoir de te défendre, et je te défendrai malgré la loi, contre la loi, s'il le faut!... Je t'enveloppe, je te garde. Rien ne t'arrachera de mes bras!...

Et si la situation devenait insoluble, intolérable, j'aurais encore un moyen...

BLANCHE.

Que veux-tu dire?

FÉRARD.

Je m'entends!... (A part.) Ne reste-t-il pas toujours au père, le droit de se sacrifier?

Rideau.

ACTE QUATRIÈME

Au Cercle.

Le hall d'un grand cercle, un divan au milieu, sur les côtés petites tables de jeu ; des habitués vont et viennent.

SCÈNE PREMIÈRE

BBÉVANNES, TRINQUESSE.

BRÉVANNES, entrant de gauche, à Trinquesse qui entre au fond.

Tiens, Trinquesse, comment, vous ici, sans Clarens.

TRINQUESSE.

C'est que je suis un peu en avance, il est neuf heures moins cinq. A neuf heures il doit être ici.

BRÉVANNES.

Vous êtes devenus inséparables.

TRINQUESSE.

Oui, j'ai l'honneur d'être son ami, mais lui, il est mon maître !

BRÉVANNES.

Vous parlez de lui avec un respect...

TRINQUESSE.

Mérité, mon cher.

BRÉVANNES.

Depuis le duel ? — Eh ! voilà quinze jours déjà !

TRINQUESSE.

Ce sera une date dans ma vie. Il fallait voir ça ! Moi, énervé, rageur, lui d'un calme ! et puis, une assiette !... inébranlable ! Comme ça, rien que le poignet et le bras qui menaçait en s'allongeant : un mur ! un rocher ! Bref, comme je me précipitais sur ce mur en me fendant, deux fois il pouvait m'embrocher comme un poulet.

BRÉVANNES.

Eh bien ?

TRINQUESSE.

Il relevait tranquillement son épée en se redressant, comme ça.

Il ramène d'un demi pas en arrière la jambe droite et se redresse.

BRÉVANNES.

Enfin, il vous a touché...

TRINQUESSE.

Oui, pour en finir, à la main. La piqûre traditionnelle, mais si habilement faite !

BRÉVANNES.

Très chic !

TRINQUESSE.

Très chic !

BRÉVANNES.

Et après ?

TRINQUESSE.

Après, comme il me voyait humilié et toujours rageur...

BRÉVANNES.

Oui, un peu rageur, vous!

TRINQUESSE.

... Il est venu à moi, et m'a tendu la main en me disant : vous êtes brave et généreux, monsieur, on doit être heureux d'être de vos amis. Moi, sans savoir ce que je faisais, dominé par une force supérieure, j'ai pris la main qu'il me tendait.

BRÉVANNES.

Et puis ?

TRINQUESSE.

Je suis devenu son meilleur ami. Ce n'est pas un homme comme les autres, voyez-vous, il a je ne sais quoi qui impose ; il a des façons de vous dire les choses, d'un ton à la fois grave et familier qui persuade et qui l'a fait, comme je le disais, mon maître.

BRÉVANNES.

Il vous transforme !

TRINQUESSE.

Oui, il m'a ouvert les yeux sur les hommes et sur les choses, depuis que je suis son ombre, je vois la vie tout autrement qu'avant, je deviens sérieux.

BRÉVANNES.

Vous sérieux !

TRINQUESSE.

Très sérieux! Je sais ce que c'est que le devoir dans le monde. Mes grandes occupations d'aupara-

vant ne me paraissent plus que des futilités. Je suis sérieux, vous dis-je. Et si vous ne me prenez pas encore au sérieux, vous, parce que vous m'avez trop vu faire la fête, d'autres ne sont pas aussi sceptiques. Je deviens un homme, je suis un homme, un citoyen! Et tenez, une preuve que je suis sérieux et bon à quelque chose?... Je viens d'être choisi pour faire partie du jury criminel.

BRÉVANNES.

Du jury?

TRINQUESSE.

Parfaitement! du jury! Je serai un de ces hommes graves qui tiennent entre leurs mains la vie ou la mort de leurs semblables, et qui disent : « En mon âme et conscience l'accusé est coupable, ou — l'accusé est innocent! » c'est pas sérieux, ça?

BRÉVANNES.

Parfaitement!

Ils remontent, plusieurs habitués sont entrés, on va, on vient, on fume, des parties s'arrangent à de petites tables, on boit.

SCÈNE II

LES MÊMES, BOUVRY, SERVAL, ils entrent de gauche.

BOUVRY, à Serval.

Et votre procès?

SERVAL.

J'attends maître Servières mon avocat, rien n'est encore décidé.

BOUVRY.

Oh! madame de Serval reprendra la vie commune. Des maris qui ont des maîtresses cela se voit tous les jours que diable! Et toutes les femmes ne se séparent pas pour ça!... En général elles sont plus...

SERVAL.

... Plus intelligentes et moins bégueules. — Oh! des dragons de vertu, délivrez-nous seigneur!

BOUVRY, riant.

Vous n'auriez cependant pas voulu que de son côté... madame de Serval...

SERVAL.

Peuh!... (Très amer.) Voyez-vous, nous sommes des idiots!... La femme devrait tenir beaucoup moins de place dans notre existence; c'est de l'importance qu'on lui a donnée que viennent les plus grands maux de la société. Heureux les peuples d'Orient où la femme est moins qu'un cheval!... La femme, voyez-vous, c'est un être inférieur. Elle ne devrait être qu'un objet qu'on fait servir à son gré pour notre utilité, nos plaisirs, ou nos caprices!... Un concile a discuté, dit-on, s'il fallait accorder une âme à la femme. Moi, j'aurais voté : non!... Et puis... qu'elle ait une âme ou qu'elle n'en ait pas, qu'est-ce que ça me fait? Elle est une chose dont je suis propriétaire, dont je dispose, dont je jouis, dont je trafique si cela me plait! Ah! ils nous préparent pour l'avenir une jolie société, nos féministes du jour qui proclament les droits de la femme!... Des droits?... non, laissez-moi rire! je ne discute pas ça! l'homme est, de nature, le chef, le maître, et il peut de ces créatures faire ce qui lui plait!...

BOUVRY.

Malheureusement le code a reconnu des droits à la femme et force vous est bien de les respecter.

SERVAL.

Le code? une blague! qui lui obéit? il ne gêne que les imbéciles! les autres le violent ou le tournent. En tous cas il ne m'empêche pas d'avoir pour la femme le plus souverain mépris!...

Il s'éloigne en lançant des bouffées de sa cigarette.

BOUVRY, descendant vers la droite.

Mépris qu'elle peut lui rendre... avec usure!

Serval en remontant se croise avec Trinquesse qui descend.

SERVAL.

Bonsoir.

TRINQUESSE.

Bonsoir!

SERVAL.

Va bien?

TRINQUESSE.

Très bien.

Ils passent. Serval remonte vers le fond.

BOUVRY, à Trinquesse.

Dis-donc, il me semble qu'il y a du froid entre vous.

TRINQUESSE.

Parfaitement. Plus j'ai été son ami plus j'ai le droit de le juger sévèrement.

BOUVRY.

Te voilà devenu moraliste... comme Clarens.

TRINQUESSE.

Si tu veux ! Ce que je reproche à Serval, ce n'est pas d'avoir eu pour maîtresse madame de Fiéri, quoique enfin, ayant la femme qu'il avait... bref, on peut alléguer l'entraînement, la passion! etc... je passe... Mais ce qui est odieux, c'est ce qu'il a fait après !

BOUVRY.

Quoi donc ?

TRINQUESSE.

Tu ne sais pas ?... il a essayé de faire croire que c'était lui qui se séparait de sa femme, que c'est lui qui la renvoyait chez son père.

BOUVRY.

Ah bast !

TRINQUESSE.

Oui ! Il a voulu hypocritement rejeter les torts sur elle, et avec une rare inconscience, doublée d'une forte canaillerie, il n'hésitait pas à l'accuser d'avoir un amant... tout simplement !

BOUVRY.

Bigre !

TRINQUESSE.

C'est joli hein ? Et ce qu'il y a de plus fort, c'est que j'ai failli être son complice dans cette petite infamie.

BOUVRY.

Ah ?

TRINQUESSE.

Oui, il m'avait soufflé ça. Et moi, naïvement, j'allais... mais j'ai ouvert les yeux !... j'ai vu... j'ai

compris le rôle indigne que je jouais contre sa femme qui est l'honnêteté même...

BOUVRY.

Et c'est pour ça que vous n'êtes plus bien ensemble ?

TRINQUESSE.

Oh, tu sais, comme valeur morale... sa cote est plutôt à la baisse.

BOUVRY.

Ah ! voilà Clarens...

SCÈNE III

LES MÊMES, CLARENS.

CLARENS, *entrant.*

Bonsoir amis.

Il leur serre la main.

TRINQUESSE.

Bonsoir Robert.

BOUVRY.

Moi, je vous laisse, je vais lire les journaux...

Il s'éloigne.

CLARENS, *à Trinquesse.*

Eh bien, ça va ?

TRINQUESSE.

Très bien.

CLARENS.

Quoi de neuf ?

TRINQUESSE.

Rien.

CLARENS.

Dites-moi, qu'est-ce donc que ce grand diable, là près de la colonne ?

TRINQUESSE.

Un type.

CLARENS.

On dirait un sous-off qui a eu des malheurs.

TRINQUESSE.

Il y a dans tous les cercles des hommes de ce genre... douteux, on n'a jamais su d'où ils viennent, ni où ils vont, on ne sait guère mieux comment et de quoi ils vivent. Tout le monde leur dit bonjour, mais presque personne ne leur serre la main. Ils sont un peu en marge de la société. Celui-ci, qu'est-il ? je l'ignore ; — bon ou mauvais ? Je ne sais. Il a, dit-on, été fonctionnaire, où ? dans quoi ? mystère ! il n'a pas l'air pressé de faire des confidences, il rend volontiers quelques petits services aux habitués. Moi, par plaisanterie, je l'appelle Saltabadil. Mais je crois que je m'en suis fait un ami, parce que je n'affecte aucun mépris pour lui et je lui ai prêté, donné, quelques louis.

CLARENS.

Vous placez bien votre argent !

TRINQUESSE.

Eh, eh, on pourrait peut-être le placer plus mal. Il faut avoir des amis partout. Et puis qui sait ? Ce n'est peut-être pas un méchant homme.

A mon tour, une question.

CLARENS.

Dites.

TRINQUESSE.

Vous qui êtes si peu mondain, et qui n'avez au fond que dédain pour ce monde où l'on s'amuse...

CLARENS.

Où l'on croit s'amuser.

TRINQUESSE.

Si vous voulez... Pourquoi me donnez-vous régulièrement chaque soir rendez-vous ici ?... Vous ne jouez pas...

CLARENS.

C'est vrai !

TRINQUESSE.

Vous ne buvez pas...

CLARENS.

Oh ! non !

TRINQUESSE.

Ici, on cause peu ou pas du tout. Alors, qu'est-ce qui vous attire ?...

CLARENS.

Vous ne l'avez pas deviné ?

TRINQUESSE.

Ma foi non.

CLARENS.

Cherchez un peu ; qui donc rencontrons-nous ici qui puisse nous intéresser ?

TRINQUESSE.

... Heu... je ne vois que Serval.

CLARENS.

Justement!

TRINQUESSE.

Vous voulez le provoquer ?

CLARENS.

Oh! pas du tout, quelle idée!

TRINQUESSE, se frottant la main droite.

Oh! vous vous y entendez! Je m'en souviens! or, vous aimez madame de Serval.

CLARENS, un temps.

Eh bien oui!... Mais ce n'est pas pour moi, c'est pour elle que je suis ici!

TRINQUESSE.

Pour elle ?

CLARENS.

Je suis venu observer son mari, l'étudier ; et si j'avais vu germer en lui quelque repentir, poindre un bon sentiment, s'il y avait eu quelque espoir de guérison, je vous jure que je conseillerais à madame de Serval de reprendre la vie commune, — comme je l'ai du reste déjà fait!

TRINQUESSE.

Vous lui avez conseillé cela ?

CLARENS.

Sincèrement! mais je me suis heurté à un refus si énergique, que je ne crois plus devoir parler de réconciliation. Et maintenant, après avoir épié si je surprendrais dans Serval un retour au bien, voyant ce qu'il est, je crois avoir le droit d'essayer de me faire aimer... Voilà pourquoi je suis ici, pourquoi je vous y entraîne, égoïste que je suis, afin de

n'y être pas solitaire! Et puis, ne le sentez-vous pas comme moi? il n'est peut-être pas inutile de surveiller Serval — qui sait à quelles actions viles sa colère peut le pousser?

TRINQUESSE.

Sans nous rien dire, nos pensées se sont rencontrées. J'ai eu la même idée que vous, et j'ouvre les yeux et les oreilles, prêt à vous avertir si je découvre quelque chose.

CLARENS.

Merci pour elle, et merci pour moi.

SCÈNE IV

Au fond des habitués, causent et fument, parmi eux, près d'une table de jeu, BRÉVANNES, LE PRINCE IVANOFF.

Eclats de rire.

BRÉVANNES, à Ivanoff.

Vos histoires ont toujours une saveur particulière.

IVANOFF.

Un peu le goût sauvage, n'est-ce pas?

Tous descendent.

BRÉVANNES.

Non point, prince!

IVANOFF.

Si fait! si fait!... nous connaissons votre vieux

mot; « Grattez le russe, vous trouverez le cosaque » et le cosaque est presque le barbare... Nous savons! — seulement, il resterait à discuter si le barbare parfois ne vaut pas l'homme civilisé.

UN HABITUÉ, à Brévannes.

Attrape!

BRÉVANNES.

Vous êtes dur pour la civilisation!

IVANOFF.

Pas du tout! J'admets fort bien que la civilisation donne cette politesse de forme qui est comme le vernis de l'humanité ; mais dans quelque pays que l'on soit, grattez le vernis, vous trouverez l'homme avec toutes ses passions, tous ses vices, éternellement les mêmes! Il y a autant de crimes chez les nations policées que chez les sauvages, peut-être plus!...

CLARENS, sur le devant à gauche.

Cela peut tenir à ce que nous avons une morale plus délicate, et que notre code de vertu et d'honneur a d'innombrables articles!

IVANOFF.

Il y a de cela certes!...

CLARENS.

Et beaucoup d'autres causes encore... Mais je vous interromps sottement.

IVANOFF.

Pas du tout! Ravi! — Voyez-vous, la civilisation n'est qu'une convention, et les entraves qu'elle met à la satisfaction de nos désirs sont souvent fort gênantes.

CLARENS.

Assurément! le gendarme est une invention qui déplait au voleur — comme la conscience que nous avons développée, déplait à l'instinct brutal.

IVANOFF.

Vous voyez bien! nous sommes d'accord! C'est très gênant de se contraindre, d'étouffer ses désirs, de commander à ses passions.

CLARENS.

Eh! oui, le plaisir est une démangeaison que la vertu nous défend de gratter...

BOUVRY.

Définition piquante!...

IVANOFF.

Mais on ne discute bien qu'avec des faits.

TRINQUESSE.

Parfaitement!

UN HABITUÉ.

Eh bien, des faits! des faits!

BRÉVANNES.

L'histoire...

PLUSIEURS HABITUÉS.

Voyons l'histoire!...

IVANOFF.

Comme les petits enfants, vous attendez le conte de fées... il était une fois!... Mais je vous préviens que ce n'est pas un conte. C'est une aventure vraie et tellement connue à la cour, que le premier venu, chez nous, mettrait des noms sur les masques dont, par discrétion, je dois cacher mes personnages.

TOUS.

Nous écoutons...

IVANOFF.

Il y avait à la cour une fille d'honneur de la tzarine, que sa beauté fit rechercher par le prince... Bérezoff et par le comte... Apponieff. — Ce fut Bérezoff qui l'emporta. Il était un des plus acharnés joueurs de la cour; Apponieff qui jusque là n'avait jamais tenu une carte, se mit à jouer à son tour; on dit que c'était pour oublier son chagrin... Bref, il devint, lui aussi au bout de quelque temps un joueur formidable; et souvent le partenaire de Bérezoff. Pour celui-ci la passion du jeu était peu à peu devenue de la rage; devant les cartes il était pris d'une sorte de fièvre, il avait des accès de folie, il ne se possédait plus.

UN HABITUÉ.

On en voit comme cela, même à Paris.

IVANOFF.

Un jour, Bérezoff, à une table de jeu avait accumulé autour de lui plus de deux cent mille roubles, et cent mille gagnés sur parole. « Je joue tout mon gain » cria-t-il — « Je tiens » — fit Apponieff.

SERVAL.

Bel enjeu !

IVANOFF.

On vide les coupes de champagne et la partie commence... — Bref, avant le jour, Bérezoff avait perdu tout ce qu'il possédait, son palais sur la perspective, ses domaines, ses paysans, ses châteaux, et jusqu'au diamant qu'il portait à son doigt, présen du tzar.

UN HABITUÉ.

C'est moscovite et boyardesque !

BRÉVANNES,

C'est seigneurial, c'est royal!

CLARENS, à Trinquesse à mi-voix.

C'est royalement idiot!

TRINQUESSE.

Ah! j'te crois!

BRÉVANNES.

Eh bien, que devint-il?

IVANOFF.

Attendez! ce n'est pas fini!

TOUS.

Ah! Ah!

IVANOFF.

Comme Apponieff se levait... « Tu ne joues plus ? » lui dit Bérezoff, — « Mais tu n'as plus rien à jouer » — « Peut-être » — « Tu as des trésors cachés? » — « Oui » Et se levant, pâle, presque trébuchant, Bérezoff lui dit à voix basse : « Tu aimes ma femme, je te la joue contre tout ce que tu m'as gagné cette nuit! »...

SERVAL.

Ah! très beau!

IVANOFF.

— « J'accepte » dit Apponieff.

BRÉVANNES.

C'est chevaleresque!

IVANOFF.

Alors, la partie prit l'aspect d'un duel à mort.

Les passes succédaient aux passes, les spectateurs suivaient le jeu, anxieux... Bérezoff fit un coup d'audace qui pouvait le sauver... Il perdit. Très froid, il se leva, salua Apponieff et sortit.

TRINQUESSE.

Ouf!

BOUVRY.

Et après ?

IVANOFF.

Une heure après, il partait du côté de Plevna où l'on se battait... il s'y fit du reste casser la tête plus tard.

BRÉVANNES.

Et sa femme ?

IVANOFF.

Elle obtint facilement le divorce et épousa Apponieff. L'homme qui l'avait estimée au moins dix millions méritait bien cela.

BRÉVANNES.

Certes!

IVANOFF.

Que dites-vous de mon histoire ?

CLARENS.

Elle ne manque pas de saveur, prince, je l'avoue..

IVANOFF.

Eh bien, malgré la couleur que lui donnent le cadre, les détails... Croyez-vous qu'elle soit exclusivement russe... c'est-à-dire barbare ?... Croyez-vous qu'avec vos mœurs policées ?...

BRÉVANNES.

Il me semble qu'on trouverait difficilement chez nous...

IVANOFF.

J'ai cependant bien souvent entendu dire qu'il y a, même chez vous, des maris qui... Enfin, messieurs, appréciez et jugez si votre civilisation vaut beaucoup mieux que notre barbarie !..

Il remonte en riant

BRÉVANNES.

Non! on ne voit pas souvent des maris qui jouent leur femme.

BOUVRY.

Peut-être parce qu'on trouve difficilement des gens pour tenir l'enjeu...

UN HABITUÉ.

Cela dépend de la femme !

UN AUTRE.

Et du prix qu'on y met.

UN HABITUÉ, riant, à un de ses amis.

Dis-donc, je te joue Amanda en cinq secs.

L'AMI.

Merci ! Je ne joue pas à qui perd gagne ! Garde-là !

SERVAL, pensif, à part.

C'est superbe tout de même ! (Il rencontre Servières.) Ah! vous voilà ! Eh bien ?

MAÎTRE SERVIÈRES.

Cher, notre affaire ne va pas. Et il se pourrait qu'au lieu de la séparation, madame de Serval demande le divorce. Bien que vous n'ayez pas entre-

tenu de maîtresse sous le toit conjugal, l'injure grave est bien prouvée ! et l'enquête vous est défavorable. Je le sais par une indiscrétion du greffer. Le Président fera droit à la requête de madame de Serval, et durant l'instance elle ne sera certainement pas condamnée à réintégrer le domicile conjugal...

SERVAL.

C'est bien ! Attendons l'arrêt ! (Ils se serrent la main. Servières s'éloigne. A part.) Ah ! j'aurais cependant bien voulu la tenir à ma merci... Nous verrons !

Il remonte.

CLARENS, à Ivanoff. Ils descendent tous deux.

Vous aimez beaucoup le jeu ?

IVANOFF.

Oui et non ! Je l'aime parce qu'il me procure des sensations particulières.

CLARENS, ils viennent à gauche.

Vous ne jouez pas par amour de l'argent. Quelle émotion recherchez-vous?

IVANOFF.

C'est assez complexe. Ce que je cherche dans le jeu, c'est surtout des observations psychologiques, les joueurs m'offrent d'étonnants sujets d'étude. Désintéressé et le cerveau calme, je puis épier sur leur visage le tressaillement de leurs muscles, le battement des paupières... aux frissons même de la main qui bat les cartes, je devine leurs impressions de cupidité, de joie ou de colère, d'abattement, de terreur même.

CLARENS.

Ces observations vous intéressent ?

IVANOFF.

Dites, me passionnent! et la comédie vaut l'argent!

Il y a des joueurs qui me font rire. Ce sont des naïfs qui se croient malins, ils espèrent me rouler, j'ai l'air de me laisser faire, et ils sont ravis. (*Montrant Serval assis à la table de jeu au premier plan à droite.*) Ainsi voilà Serval, il feint avec moi d'avoir une grosse fortune, il s'imagine que j'ignore sa situation, et cela m'égaie, car il me croit sa dupe et c'est lui qui est la mienne. Je joue avec lui, mais comme le chat avec la souris. (*D'un ton détaché.*) Et puis, même avec les décavés de cette espèce il n'y a pas tout à perdre. On peut hériter de quelque bijou de famille, œuvre d'un art ancien — de quelque bibelot rare — d'une femme...

CLARENS.

D'une femme?... ah... je vois que vous savez tirer du jeu toutes les sensations qu'il peut donner!

SERVAL, *à Ivanoff.*

Reprenons-nous nos parties, prince?

IVANOFF.

Volontiers.

Il va s'asseoir en face de Serval à la petite table au premier plan à droite. — On apporte du champagne. Ils boivent et jouent. Deux ou trois spectateurs suivent la partie, les autres vont et viennent.

SERVAL.

Je joue la seconde moitié de mon domaine du Raincy.

BOUVRY, *à Brévannes.*

Le domaine n'est pas à lui, il appartient à sa femme.

IVANOFF, à Serval.

Entendu! en cinq!

SERVAL.

En cinq!

Ils jouent.

BRÉVANNES, à Bouvry

Il est fou, ma parole d'honneur!

IVANOFF, comptant ses points.

Deux! (Il passe le jeu.) A vous!

Ils jouent.

SERVAL.

Des cartes!

Il boit.

IVANOFF.

Je ne puis.

BOUVRY, continuant la conversation avec Brévannes.

C'est un garçon qui dans quelques jours n'aura plus qu'à se faire sauter la cervelle.

IVANOFF, jouant.

Le roi!

SERVAL, à un spectateur derrière lui.

Ah! vous n'êtes pas un porte-veine, vous! (Il jette ses cartes.) Perdu! (Il se lève, pâle, légèrement ivre. Ivanoff se lève aussi. Serval va vers lui, sombre.) Ma revanche?

IVANOFF.

Vraiment? Je croyais...

SERVAL, mi-voix.

J'ai encore un enjeu! (Un temps, à voix basse.) Celui de Bérezoff!

IVANOFF.

C'est un plaisanterie...

SERVAL.

Je ne plaisante pas.

IVANOFF, le regarde, puis.

Alors, je tiens. Je mets pour enjeu le Raincy que je vous ai gagné — et cent mille francs.

SERVAL.

Je prends votre chaise.

IVANOFF.

A votre gré.

Ils s'asseyent en échangeant leur place et jouent.

TRINQUESSE, à Clarens, montrant Serval.

Toujours aux cartes.

CLARENS.

Que lui reste-t-il à jouer?

TRINQUESSE.

Dites à perdre, car il perd toujours, il a la veine noire.

SERVAL, frappe dans ses mains, un garçon vient.

Cocktail!

On le sert. Il boit.

CLARENS.

Et toujours à moitié ivre... c'est écœurant... Joueur et alcoolique! sans idéal et sans conscience! sans cerveau et sans cœur! Fin de race! Fin d'humanité!

TRINQUESSE, le chasseur lui apporte une grande enveloppe, il l'ouvre, et en sort un journal, à Clarens.

Tiens? ce journal qu'on m'envoie!... (Il le déplie.)

il y a un article marqué au crayon rouge. (Il parcourt rapidement et le passe à Clarens.) Ah diable! Voyez donc Clarens!

CLARENS, lisant.

Il n'est bruit sur le boulevard que du scandale qui est sur le point d'éclater au cercle de la rue de... un habitué... décavé... ruiné... (Appuyant.) Escroqueries!... C'est transparent!

Il désigne Serval.

TRINQUESSE.

Lumineux!... Il va déshonnorer notre cercle!

CLARENS.

Le prince saura vous en délivrer! Il l'éxécutera!..

IVANOFF, à Serval.

Mon cher, vous avez perdu!

Il se lève.

SERVAL, sombre.

C'est bien, je paierai. (Il se lève, allume une cigarette et passe : il va vers Saltabadil ; à mi-voix.) J'ai besoin de vous, urgent!

Il remonte vers le fond. Saltabadil le suit de loin.

IVANOFF, causant au milieu d'un petit groupe.

Les cercles ? on en médit beaucoup... on les blague... on les critique... on les suspecte!... on a tort... Moi, il y a plus de trente ans, en quelques semaines passées à Paris... j'ai perdu trois millions... loyalement!...

BOUVRY, riant.

Ah! voilà une preuve!

IVANOFF.

On vivait en ce temps-là! Mais Paris est bien

changé ! Ce n'est plus le Paris de ma jeunesse ! Quel rêve la fin de l'Empire ! j'avais vingt ans... Vous n'avez pas vu cela vous autres !...

SALTABADIL, redescendant, fait un signe à Trinquesse qui va vers lui, à mi-voix.

Attention ! Serval médite un coup ! Il faut veiller sur la petite dame...

Il s'éloigne.

TRINQUESSE, à mi-voix.

Bien, merci.

IVANOFF, continuant.

Si on s'amusait ? Figurez-vous que chez une baronne à qui j'avais été présenté, je connus en huit jours les plus charmantes femmes du plus grand monde parisien, madame la duchesse Ida Barucci, la comtesse Léonide Leblanc, la princesse Blanche d'Antigny...

BRÉVANNES.

Ah ! c'étaient de bien grandes dames, messeigneurs...

Ils partent tous d'un éclat de rire.

Rideau.

ACTE CINQUIÈME

Chez M. Férard.

Même décor qu'au troisième acte, c'est le soir.

SCÈNE PREMIÈRE

ROBERT, BLANCHE, assise.

Scène de douceur intime sous la lampe.

BLANCHE.

Ainsi, monsieur de Serval ?...

ROBERT.

Voici près de huit jours qu'il n'a pas reparu au cercle. Oui, depuis cette soirée où il a joué avec le prince Ivanoff, nous ne l'avons pas revu !

BLANCHE.

Et vous disiez que ce soir-là il a joué le Raincy ?

ROBERT.

Nos amis l'ont fort bien entendu mettre comme enjeu le Raincy ?

BLANCHE.

Quelle tromperie !

ROBERT.

Puis la partie finie, après qu'il eût perdu, il murmura à l'oreille d'Ivanoff un mot mystérieux qui ne fut saisi de personne... Et ils se remirent à jouer... Il était sombre, à moitié ivre, selon son habitude... vous me pardonnez de vous conter ces détails.

BLANCHE.

Je ne les connais que trop!

ROBERT.

Je vous dis, sans hésiter, ces choses pénibles, non pour vous fortifier dans l'horreur de ce qui est maintenant un passé mort, mais parce que je suis sûr de vous le faire oublier, à force de tendresse et d'amour.

BLANCHE.

Vos paroles me sont douces et je m'abandonne toute au charme de les entendre

ROBERT.

Et, pour moi, quelle joie d'être ainsi près de vous, de pouvoir vous parler, de laisser ma passion monter de mon cœur à mes lèvres... Quel ravissement de vous voir m'écouter!... Oh! l'heure où vous avez accepté l'idée du divorce a été pour moi un triomphe! C'était l'aveu que je vous avais enfin conquise!

BLANCHE.

C'est qu'en même temps que vous m'avez prise par le cœur, vous m'avez fait réfléchir et penser...

ROBERT.

Et c'est là ma joie! Car je n'aime pas seulement

votre beauté, j'aime votre âme. Je rêve non seulement l'amour, le baiser, mais une telle conformité de pensées et de sentiments, que sur les grandes choses de la vie, on soit presque assuré de penser et de sentir de même. Aussi, mon bonheur et mon triomphe, c'est de vous amener à voir les choses comme je les vois.

BLANCHE.

Vous y réussissez... Je m'abandonne à votre direction, vous me dominez...

ROBERT.

Non pas ! je vous éclaire ! Je ne veux point d'autre domination que celle de la vérité, d'autre influence que la persuasion !...

BLANCHE.

On est facilement persuadée, quand on vous invite au bonheur !

ROBERT, presqu'à genoux devant elle.

Ce serait donc aussi le bonheur pour vous, comme pour moi ?...

BLANCHE.

Oui, mon ami, car moi aussi...

ROBERT.

Vous aussi ?... Oh ! dites !... Achevez !

BLANCHE.

Vous devinez bien... Moi aussi... je vous aime !...

ROBERT.

Et moi, je vous adore !...

Il lui embrasse follement les mains. Un temps.

BLANCHE, se levant.

Mais il va falloir prendre patience, mon ami !

Attendre la fin du procès, les longs délais ! Ne vous lasserez-vous pas ?... Ne regretterez-vous pas de vous être attaché à une femme, qui, de longtemps ne peut vous donner le bonheur. Tant que la loi ne m'aura pas affranchie, j'ai peur que vous souffriez, j'ai peur d'être comme une morte qui vous empêche de vivre.

ROBERT.

Et n'est-ce pas vivre que de vous voir ?... d'attendre, d'espérer le bonheur ? Et n'est-ce pas déjà le bonheur d'en avoir la promesse ? Ne sentez-vous pas ma joie, et ne croyez-vous pas que pour vous, je subirais bien d'autres épreuves ? — Souffrir ! Oui, je suis prêt à souffrir, et je voudrais souffrir en effet, pour acheter ainsi et mériter mieux le bonheur que je trouve en vous... Souffrir pour vous, ce serait la seule chose, qui puisse ajouter une goutte de plus à mon ivresse.

BLANCHE.

Je suis fière, je suis heureuse d'être aimée ainsi et je me repose confiante [dans la douceur infinie de cette affection.

ROBERT.

Oh ! vous le pouvez !...

SCÈNE II

LES MÊMES, FÉRARD.

FÉRARD, entrant de gauche.

Allons, me voici prêt : Robert, en route pour le Conseil... Bonsoir, ma fille !

BLANCHE.

Resteras-tu longtemps ce soir ?

FÉRARD.

Non ! une heure au plus ; tu peux m'attendre si tu veux...

ROBERT, à Blanche.

Vous allez lire ?...

BLANCHE, à mi-voix.

Non, les yeux fermés, je revivrai les pages de rêve du roman que nous écrivons tous les deux...

Robert lui serre la main.

FÉRARD, au fond, cherchant des papiers.

Nous n'avons pas vu Trinquesse, ce soir ?

ROBERT.

Oh ! soyez tranquille ! on peut compter sur son dévouement. Il veille, et s'il y a du nouveau, il nous avertira. Du reste, jusqu'à ce qu'on ait percé à jour les intentions et les projets de M. de Serval, il y a une précaution élémentaire à prendre ; c'est que madame ne sorte jamais sans être accompagnée.

FÉRARD.

C'est bien entendu ! et moi, je ne sors qu'armé ! Allons, à tout à l'heure chérie !

Il sort.

ROBERT, le suivant.

Au revoir, madame, à demain ?

BLANCHE.

A demain...

SCÈNE III

BLANCHE, seule rêveuse.

Il m'aime vraiment ! Il me semble que la vie devient plus riante... Il y a tant de gravité douce et de tendre fermeté dans ce caractère, qu'une femme peut envisager l'avenir, avec lui, sans inquiétude .. Oh ! comme il a su m'envelopper ! Faire plier mon obstination !... Changer mes résolutions !... me transformer enfin ! Et comme il a raison... Non, je n'ai pas à respecter un contrat rompu et violé... Ma jeunesse a droit à la liberté, aux joies de la vie, mon cœur a droit à l'amour... Et je ne puis pas être condamnée à porter le deuil éternel d'un homme qui m'a trahie et que je hais ! (Le domestique ouvre la porte.) Qui donc vient à cette heure ?

SCÈNE IV

BLANCHE, MADAME DE BOUTTELLOY.

Le domestique ouvre la porte à madame de Bouttelloy.

MADAME DE BOUTTELLOY, entrant.

Ce n'est que moi, ma chérie, rassurez-vous ! (Elle fait un signe d'intelligence au domestique qui se retire.) Voyez-vous, ma chère belle, pour ce que j'avais à vous dire, je voulais vous voir seule... Votre père est irréductible je le sais, et son influence sur vous est tout à fait pernicieuse. Aussi, ai-je choisi le moment où je l'ai su absent... Vous êtes bien capa-

ble, pourtant, de prendre vous-même une détermination. Il s'agit de vous, en somme, vous êtes la première intéressée... — Pour en revenir à ce que je vous disais, il ne faut pas être entière et obstinée comme vous l'êtes. A tout péché, miséricorde!... Oui, il a été coupable, très coupable.... mais si vous saviez comme il est repentant!... Et il vous adore plus que jamais — la preuve, c'est qu'il refuse énergiquement la séparation!...

BLANCHE.

Et moi, je la veux!

MADAME DE BOUTTELLOY.

Mais ma chère enfant... Au point de vue légal, vous n'avez pas de motif suffisant... Le code est contre vous... Il n'a pas entretenu de maîtresse au domicile conjugal.

BLANCHE.

Il amène sa maîtresse chez moi... Je la chasse, elle me brave et me nargue... il la soutient devant moi, vous appellerez peut-être cela sa protection maritale!...

MADAME DE BOUTTELLOY.

Vous n'avez pas de témoins; l'injure grave n'est pas prouvée!... Accordez de bonne grâce ce que la justice vous imposera. Reprenez la vie commune!

BLANCHE.

Jamais!

MADAME DE BOUTTELLOY.

La loi vous y forcera...

BLANCHE.

La loi ne peut faire cela!

MADAME DE BOUTTELLOY.

Je vous dis qu'il ne veut pas se séparer de vous !

BLANCHE.

Dites-donc de ma dot! Parlons, franchement! Il veut que je l'entretienne!

MADAME DE BOUTELLOY.

Oh!... que vous le jugez mal! le pauvre garçon ! Comme il expie un moment d'égarement! Si vous le voyiez! triste, rangé, vertueux... pour mériter votre pardon, — et je vous le répète, vous adorant... Il ne cesse de me le dire. Il me le répétait tout à l'heure encore; et avec tant d'éloquence, tant de sincérité, que j étais toute remuée... Et je suis sûre que si vous l'entendiez... vous-même vous seriez convaincue... vous vous laisseriez toucher. (Elle s'est dirigée vers la porte du fond.) Et j'ai pris sur moi de faire cette démarche... cette tentative suprême... (Elle ouvre la porte.) Et de vous l'amener...

De Serval paraît, il reste sur la porte.

BLANCHE.

Qu'avez-vous fait ?

MADAME DE BOUTTELLOY.

Vous vous laisserez fléchir... Entendez au moins le coupable plaider sa cause. Je vous laisse en tête-à-tête. Vous m'en voulez aujourd'hui. Vous me remercierez demain... Adieu!

Elle sort.

SCÈNE V

BLANCHE, SERVAL.

BLANCHE.

C'est un complot!

SERVAL.

Je n'avais que ce moyen d'arriver jusqu'à vous Je voulais implorer votre pardon.

BLANCHE

Que pouvez-vous dire pour vous justifier ?

SERVAL.

Rien! mais j'espère tout de votre générosité.

BLANCHE.

N'espérez pas mon pardon! Jamais je n'oublierai!

SERVAL.

Vous aurez pitié!

BLANCHE.

Avez-vous eu pitié de moi, vous ?

SERVAL.

Vous serez touché de mon repentir!

BLANCHE.

Votre repentir ?... Mais mon départ n'a pas même été pour vous une leçon! et rien n'est changé à votre existence! Vous avez continué le cercle, le jeu... et le reste!... oh! je suis édifiée!...

SERVAL.

On m'a calomnié... et je ne désire qu'une chose : revenir près de vous.

BLANCHE.

Et moi je ne veux qu'une chose : ne plus vous revoir !

SERVAL.

Jamais ?...

BLANCHE.

Jamais !

SERVAL

C'est votre dernier mot ?

BLANCHE.

Absolument !

SERVAL.

Mais si le tribunal vous contraint...

BLANCHE.

Rien ne me forcera à subir le supplice de vivre avec vous.

SERVAL.

Il le faudrait bien, cependant.

BLANCHE.

Jamais !

SERVAL.

Vous pardonnerez...

BLANCHE.

Vous m'avez trop fait souffrir !

SERVAL

Comme vous me haïssez !

BLANCHE.

Je ne vous hais pas — désormais, je vous ignore...

SERVAL.

Eh bien, une dernière fois — écoutez-moi ! Je

veux vous faire une entière confession... oui, je suis un misérable! J'étais entraîné! J'ai joué sans savoir ce que je faisais... — J'ai joué ce que je ne possédais pas; j'ai perdu le Raincy qui est à vous. — J'étais halluciné, j'étais fou! — Et maintenant je n'ai plus rien, rien! je suis au fond du gouffre!... Mais en y tombant, je me suis réveillé; — guéri, oh! bien guéri... mais, songez donc que je ne veux pas être disqualifié, exécuté!... Il faut que je paye! Je suis un homme d'honneur; — je reviens à la raison, mais aidez-moi. — Pour me sauver, ne voulez-vous pas faire un dernier sacrifice?

BLANCHE.

J'en ai déjà fait trop : tous ont été stériles...

SERVAL.

Songez que vous portez mon nom.

BLANCHE.

Je vais le quitter, et le monde sait bien que je ne suis pas votre complice.

SERVAL.

Je vous ai fait du mal, c'est vrai, mais la pitié est la plus belle vertu de la femme, ne soyez pas inflexible... songez que si je ne puis tenir mes engagements et payer, je ne peux plus paraître nulle part, il faut que je quitte Paris.

BLANCHE.

C'est ce que vous avez de mieux à faire.

SERVAL.

Je veux me relever... me réhabiliter par le travail.

BLANCHE, à part.

Serait-il sincère?... (Moins rude.) Je souhaite que vous réussissiez?

SERVAL.

Mais il faut me soutenir dans mes efforts! Je veux racheter mes fautes passées... Venez avec moi.

BLANCHE

C'est trop demander!

SERVAL.

Pour échapper à mes créanciers, je dois disparaître momentanément. — Un ami nous offre un asile. Je travaillerai, je referai ma vie, je reconstituerai notre fortune : dans deux ans, tout sera oublié et nous reviendrons, venez!

BLANCHE.

Impossible!

SERVAL.

Ah! le monde ne vantera pas votre grandeur d'âme, car c'est dans le malheur que vous m'abandonnez...

BLANCHE.

Non! C'est dans la honte que je refuse de vous suivre!

SERVAL.

Un ami banal m'est plus secourable que vous!

BLANCHE.

Et quel est cet ami sauveur?

SERVAL.

Ivanoff, qui nous offre un refuge en Ukraine.

BLANCHE, *éclatant.*

Ivanoff! Ah! Ivanoff! Vous êtes un imposteur, car c'est avec lui que vous avez joué et perdu le Raincy!... Ce n'est donc pas pour vous dérober à vos créanciers qu'il vous offre un asile... Vous mentez encore une fois! Vous mentez toujours!... Et moi qui me sentais déjà prise de pitié... et qui allais presque vous croire sincère!...

SERVAL.

Eh bien, de gré ou de force, vous viendrez!...

BLANCHE.

Ah! de force! Cela est plus franc!

SERVAL.

Oui, de force, et j'y suis résolu, puisque vous m'y contraignez!

BLANCHE.

A la bonne heure! Jetez donc le masque!... Doux et repentant, ce n'était pas vous!

SERVAL.

Vous me poussez à bout... oui, j'emploierai la violence s'il le faut!

BLANCHE.

Je vous retrouve tel que je vous rêvais!

SERVAL.

Dites ce que vous voudrez, vous allez me suivre...

BLANCHE.

Jamais! vous dis-je...

SERVAL.

Vous êtes en mon pouvoir!

BLANCHE.

Sortez d'ici !

SERVAL.

Je ne sortirai qu'avec vous!

BLANCHE.

Si vous faites un pas, j'appelle et vous fais jeter à la porte par les valets.

SERVAL.

Appelez! Personne ne viendra!

BLANCHE.

C'est un guet-apens! Vous êtes complet, bandit!

SERVAL.

Vos injures ne me touchent pas, vous viendrez, ma belle!

Il la poursuit.

BLANCHE.

Misérable!... (Elle s'enfuit à travers le salon. Il la suit.) Lâche!... Infâme!...

SERVAL.

Tout ce que tu voudras!

BLANCHE.

Au secours!... Laissez-moi!... Au secours!

Il la saisit, lutte.

SERVAL.

Malgré tes griffes et tes dents, tu es en mon pouvoir. (Il l'entraîne.) Et j'ai à la porte des hommes pour me prêter main-forte!...

BLANCHE, elle s'échappe et fuit vers l'autre chambre au fond.

Au secours!... A moi, à moi!... (Il la poursuit elle tombe, il la saisit.) Au secours!...

SCÈNE VI

FÉRARD, puis ROBERT et TRINQUESSE.

Bruit à gauche.

FÉRARD, du dehors.

Blanche!... (Il entre précipitamment.) Ma fille!... mon enfant!...

BLANCHE, du fond.

Père! Père!

FÉRARD, il tire de sa poche un revolver et tire.

Tiens, misérable!... (Blanche revient du fond, pâle, défaite, les yeux hagards.) Mon enfant, mon enfant!...

Robert et Trinquesse entrent.

BLANCHE, se jetant dans les bras de son père.

Père, tu t'es perdu!

FÉRARD.

Oui, mais je t'ai sauvée!

ROBERT, il est allé regarder au fond.

Mort!...

TRINQUESSE, en scène.

Je suis du jury, je l'acquitterai!

Rideau.

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEU

DRAMES (Format grand in-18 jésus)

fr. c.

PIERRE BERTON

La Belle Marseillaise, 5 actes. . . . . . . 2 »

G. DE BOMPAR & H. DUCHEZ

L'Espionne, 5 actes . . 2 »
Sacrifice! 5 actes. . . 2 »

BONIS-CHARANCLE

L'Outrage, 1 acte. . . 1 »

EUG. BOURGEOIS

Fortune! 1 acte. . . . 1 50
Ma iag - d'ar,ent, 1 a. 1 50
Le Pendu, 1 acte . . . 1 50
Le Testament, 1 acte . 1 50

R. BRINGER & G. RENNES

Le Bâtard Rouge, 5 a. 2 »

G. CHAMPAGNE

Les Martyrs de Strasbourg, 5 actes. . . . 2 »

PAUL CHARTON

Devant l'Ennemi! 5 a.. 2 »

HENRI CRISAFULLI

La Falaise de Penmarck, 5 actes . . . 2 »
Les Postillons de Fougerolles, 5 actes. . . 2 »

P. DECOURCELLE

Les Deux Gosses, 8 tabl. 2 »

P. DECOURCELLE & ROUGET

La Bai lonnée, 8 tabl.. 2 »

P. DECOURCELLE & RZEWUSKI

Les Mystères de Saint Pétersbourg, 5 actes. 2 »

HENRI DEMESSE

Le Drame de Charmettes, 6 tableaux . . . 2 »
Les Mères rivales, 5 a. 2 »

A. D'ENNERY & J. BRÉSIL

Diana, 5 actes . . . . 2 »

A. D'ENNERY & E. CORMON

Une Cause célèbre, 6 t. 2 »
Les Deux Orphelines, 5 actes. . . . . . . 2 »

A. D'ENNERY & E. TARBÉ

Martyre! 5 actes . . . 2 »

L. DESCAVES

La Cage, 1 acte. . . . 1 50

L. DESCAVES & G. DARIEN

Les Chapons, 1 acte. . 1 50

GEORGES DOCQUOIS

Après l'Opéra, 2 actes, 3 tableaux 1 50

MAURICE DRACK

La Petiote, 5 actes . . 2 »

fr. c.

FONTANES

Le Porteur aux Halles, 5 actes . . . . 2 »

FONTANES & DECORI

La Fille du garde-chasse, 5 actes. . . . 2 »

AUG. FOUGERAY

Le Châtiment, 1 acte. 1 50
Le Droit à la vie, 2 a. 1 50

PAUL GAVAULT

Le frisson de l'Aigle, 5 actes, 6 tableaux . 2 »

PHILIPPE GILLE & W. BUSNACH

Robert Macaire, 4 a. . 2 »

J. GRAVE

Responsabilités 4 actes. 2 »

E. GUGENHEIM & G. LE FAURE

Jean la Cocarde, 5 act. 2 »

GASTON HIRSCH

En Grève, 5 actes. . . 2 »

HENRIK IBSEN

Une Maison de Poupée, 3 a. (Trad. A. Savine). 2 »
Les Revenants, 3 actes, (trad. R. Darzens). . 2 »

G. DE LABRUYÈRE

Le Retour de l'Aigle, 1 acte. 1 50

H. LAFONTAINE & G. RICHARD

Pierre Gendron, 3 a. . 2 »

CAMILLE LEMONNIER A. BAHIER & J. DUBOIS

Un Mâle, 4 actes . . . 2 »

H. R. LENORMAND

La Folie blanche, 2 a. 1 50

P. MAHALIN & L. PÉRICAUD

La Belle Limonadière, 5 actes. . . . . . . 2 »

GASTON MAROT

Augereau, 5 actes. . . 2 »
La Casquette au père Bugeaud, 5 actes . . 2 »
Casse-Museau, 5 actes. 2 »
Kléber, 5 actes . . . . 2 »
La Petite Mionne, 5 a. 2 »

GASTON MAROT & L. PÉRICAUD

Les Français au Tonkin, 5 actes. . . . . 2 »
Jack l'Éventreur, 5 a. 2 »
La Mère la Victoire, 5 a. 2 »
Le Père Chasselas, 5 a. 2 »

JULES MARY

Fée Printemps. 5 act. 2 »
La Pocharde, 5 actes . 2 »
Sabre au Clair, 5 a. . 2 »

JULES MARY & G. GRISIER

Maître d'armes, 5 a. . 2 »

Le Régiment, 3 actes
Roger-la-Honte, 5 ac

JULES MAR & E. ROCHA

Les Dernières Carto ches, 5 actes . . .

A. MAUJA

Jacques Bonhomme, 5

ÉMILE MA

Les Cambrioleurs, 5
Carmagnol, 5 actes .
Jacques Fayan, 1 act
Serment d'ivrogne, 1

X. DE MONTÉ

La Femme de Paillas 6 actes. . . . . .
La Maison du Mari, 5

X. DE MONTE J. DORNA

La Marchande Fleurs, 5 actes .
La Policière, 6 tabl..
La Porteuse de Pain,

PARKER & J

La Main de Singe, 3 t

EDOUARD PH

Casque en fer, 5 act
La Petite Duchesse, 5

M. POTTECI

La Reine Violante,

CH. RAYMO

La Faim, 1 acte. . .

G. RENNES & L.

Victime! 5 actes. .

GEORGES RIC

Les Enfants, 3 actes

G. RIVOLL

Alkestis, 4 actes.
Les Phéniciennes, 4

A. ROUQU

La Première salve,

JEAN SIGA

Le Paysan, 1 acte. .

A. SILVEST G. MAILLA

La Tési, 4 actes. . .

MARC SON

La Disette, 1 acte. .

L. TRÉZEN

La Françoise, 1 acte

EM. VEYR

Frêle et forte, 1 act
La Pâque Socialiste,

V. DE L'ISLE-

L'Évasion, 1 acte.. .
La révolte, 1 acte. .

H. DE ZUYLE NYEVEL

La Mascarade interrompue, 1 acte . .

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

